



UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI



FACULTE DES LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

ECOLE DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE

MEMOIRE EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLOME D'ETUDES APPROFONDIES

FILIERE

LINGUISTIQUE

OPTION

SOCIOLINGUISTIQUE

THEME

**MULTILINGUISME SOCIAL DANS LA VILLE DE
TCHAOUROU : ESSAI D'ETUDE
SOCIOLINGUISTIQUE DE L'USAGE DES**

PRÉSENTÉ ET SOUTENU PUBLIQUEMENT LE 22 JUILLET 2011 PAR :

Clément O. A. L. BABALOLA

COMPOSITION DU JURY :

PRÉSIDENT : Mamoud IGUE : Professeur

EXAMINATEUR: Zéphirin TOSSA: Maître Assistant

RAPPORTEUR ET DIRECTEUR DE RECHERCHE : Maxime da CRUZ : Professeur

ANNEE UNIVERSITAIRE 2010-2011

TABLE DES MATIERES

DEDICACE

REMERCIEMENTS

INTRODUCTION GENERALE

CHAPITRE I : PRESENTATION DU CADRE GENERAL DE L'ETUDE

1-0- Introduction.....	4
1-1- Contexte de l'étude.....	4
1-1-1-Problématique du sujet.....	4
1-1-2- Objectifs de la recherche.....	6
1-2- Profil sociolinguistique du Bénin.....	7
1-3- Tchaourou, terrain d'enquête.....	9
1-3-1- Le milieu physique et humain.....	9
1-3-2- Historique de la mise en place des populations.....	11

CHAPITRE II : CADRE CONCEPTUEL ET METHODOLOGIQUE

2-0- Introduction.....	14
2-1- Cadre conceptuel.....	14
2-1-1- La notion de langue.....	14
2-1-3- La notion du multilinguisme.....	17
2-1-4- La notion de diglossie.....	23
2-2- Hypothèses de travail.....	28
2-2-1- Hypothèse n°1.....	32
2-2-2- Hypothèse n°2.....	33
2-2-3- Hypothèse n°3.....	34
2-3- Méthodologie de recherche.....	31
2-3-1- Données de base	31

2-3-2- L'observation participante.....	32
2-3-3- Entretiens et questionnaires.....	34

CHAPITRE III : PRESENTATION DES DONNEES

3-0- Introduction.....	37
3-1- Les données sociales.....	37
3-1-1- Les données démolinguistiques.....	37
3-1-2- Les activités socioéconomiques des personnes enquêtées.....	39
3-1-3- La croyance des personnes enquêtées.....	41
3-1-4- Les données sur les faits migratoires au sujet des personnes enquêtées.....	42
3-1-5- Les origines sociolinguistiques des parents et des couples des sujets d'enquête.....	43
3-2- Les données sociolinguistiques.....	45
3-2-1- Les langues maternelles des sujets d'enquête.....	45
3-2-2- Les langues parlées par les sujets d'enquête.....	46
3-2-3- Les usages des langues dans les domaines sociaux par les sujets d'enquête.....	47
3-2-4- Les appréciations des langues en présence par les sujets d'enquête	51

CHAPITRE IV : ANALYSE DES DONNEES

4-0- Introduction.....	54
4-1- Le multilinguisme social a Tchaourou.....	54
4-1-1- Fondements historiques et géopolitiques.....	54
4-1-2- Tchaourou, une communauté à multilinguisme social intégral.....	56
4-2- Multilinguisme et diglossie à Tchaourou.....	59
4-2-1- Fonctions sociolinguistiques des langues en présence.....	60

4-2-2- La diglossie dans les faits langagiers.....	62
4-3- Les phénomènes linguistiques résultant du contact des langues à Tchaourou.....	64
4-3-1- Les rapports entre langues dominantes/langues minoritaires.....	65
4-3-2- Marques transcodiques en contexte bilingue baatonum/yoruba-nago.....	66
4-4- Limites du sujet.....	69

CONCLUSION GENERALE

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

«Tous les moyens de l'esprit sont enfermés dans le langage, et qui n'a point réfléchi sur le langage n'a point réfléchi du tout.»

Citation de Emile-Auguste CHARTIER, dit Alain

DEDICACE

A

- mes très chers parents qui ont toujours été là pour moi, et qui m'ont donné un magnifique modèle de labeur et de persévérance ;
- mon épouse et mes enfants pour leur attachement à tous égards ;

Qu'ils trouvent tous dans ces lignes des hommages mérités !

REMERCIEMENTS

Je souhaite adresser au prime abord mes actions de grâce à Dieu tout puissant.
Seigneur, que tes œuvres sont belles !

Je tiens à remercier sincèrement Monsieur Maxime da CRUZ, qui, en tant que Directeur de mémoire, s'est toujours montré à l'écoute et très disponible tout au long de la réalisation de ce mémoire malgré ses charges académiques et professionnelles.

J'exprime également ma gratitude à tous les enseignants de l'Ecole doctorale de la FLASH/UAC, particulièrement à ceux de la filière linguistique pour la richesse des enseignements et des échanges tout au long des différents modules de cette formation.

Je n'oublie pas toutes les personnes ressources rencontrées lors des recherches effectuées sur le terrain et qui ont accepté de répondre à mes questions.

Qu'elles trouvent ici l'expression de mes sincères reconnaissances !

Enfin, j'adresse mes remerciements les plus chaleureux à tous mes proches, parents et amis qui m'ont toujours soutenu et encouragé, ainsi qu'à toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à la réussite de cet travail de recherche.

INTRODUCTION GENERALE

Il y était une fois, toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots. (Bible/Genèse Chap. 11). Mais en l'an 2200 avant Jésus Christ, les éléments se modifièrent. La tour de Babel construite par les fils de Noé pour atteindre le Ciel fut anéantie par le Créateur qui dispersa les habitants de la terre et confondit leur langage. L'équité était cependant respectée puisque chaque peuple possède sa propre langue. Vers le XIX^e siècle, La colonisation est venue alourdir cette peine divine que les Africains purgeaient déjà avec la présence de plus de 1000 langues différentes (Palut, 2000). Les conséquences du découpage arbitraire des frontières sépareront plus encore les communautés sociolinguistiques, ce qui provoquera encore quelques conflits. Du point de vue linguistique, cette nouvelle frontière engendra quelques modifications dans l'évolution des langues. Certaines, à cause d'une division des locuteurs, disparurent peu à peu, d'autres se métissèrent par le contact. Cette situation linguistique de l'Afrique comme l'affirme Hazoumè (1994) représente, en effet, un écheveau qui demeure assez complexe de par les problèmes qu'elle pose. Chaque pays révèle souvent d'une centaine de parlers ou plus. Et pourtant l'Afrique parle et ses populations usent de cette merveilleuse fonction qu'est la communication. Les échanges commerciaux, les brassages de toutes sortes sont aussi, comme chez tous les peuples de la planète, un attribut important des peuples africains malgré des outils linguistiques hétéroclites. Le Bénin, pays à la fois plurilingue et multilingue (Hazoumè, 1994), n'échappe pas à ce phénomène. Selon Marc Laurent Hazoumè, la république du Bénin regorge d'une centaine de langues dont plusieurs à la fois sont en usage au sein d'une même aire géographique. La quantité de langues présentes dans un espace donné, le nombre de parlers maîtrisés par les locuteurs et leur changement perpétuel de langues, les mélanges de langues sont des phénomènes qui ont aiguisé notre attention vers cette question de langues multiples.

La ville de Tchaourou notamment est un exemple typique de ville multilingue où plusieurs communautés linguistiques cohabitent paisiblement. Les raisons de ce multilinguisme peu conflictuel paraissent claires: les deux langues dominantes en question – le Baatonum et le Yoruba-Nago – figurent parmi les grandes langues béninoises et jouissent les deux d'un grand prestige culturel et social. De plus, Tchaourou se trouvant sur la frontière des aires sociolinguistiques shabè et baatonum, les deux communautés ne se sentent pas isolées, mais rattachées aux grandes aires culturelles auxquelles elles appartiennent. Et la distribution des langues (environ un tiers de Yoruba-Nago contre deux tiers de Baatombu) ne coïncide pas avec d'autres dichotomies de types religieux, politique, économique ou culturel.

C'est précisément sur la situation de contact de langues et les représentations langagières liés au bilinguisme social qui prévaut dans cette ville que porte notre mémoire. Il ne s'agira pas seulement de décrire, en adoptant une démarche déductive, le bilinguisme social sur les pratiques langagières des habitants de la localité, mais d'analyser comment il se gère au quotidien dans un espace restreint. Autrement dit, quels sont les rapports existant entre le locuteur et sa ou ses langues. Cette situation multilingue justifie-t-elle les variations linguistiques observées au niveau des langues en contact ? N'est-elle pas un signe précurseur à l'émergence d'une langue mélangée ou langue mixte ?

Pour répondre à toutes ces questions, une enquête de terrain dans la ville de Tchaourou nous permettra d'établir l'atlas sociolinguistique de la ville. Sur cette base concrète, nous pourrons par la suite construire notre analyse. Nous présenterons tout d'abord la commune dans ses spécificités socioculturelles et sociolinguistiques. Après une exposition du cadre théorique, nous expliquerons la manière dont l'enquête a été construite et menée sur le terrain, avant d'exposer plus précisément les hypothèses de travail. Ensuite, nous mettrons en relation les choix méthodologiques avec les options théoriques. Une dernière partie développera les données de l'enquête et conduira à l'analyse

sociolinguistique, ainsi qu'aux pratiques différentielles. En amont de l'analyse, l'examen de quelques faits d'interférence lexicale ou syntaxique entre les langues en contact tentera d'explorer la transition vers une langue mixte.

CHAPITRE I : PRESENTATION DU CADRE GENERAL DE L'ETUDE

1-0- INTRODUCTION

L'objectif de cette première partie est de situer le sujet dans son contexte global. Il s'agit tout d'abord de préciser la problématique et les objectifs de la recherche. Après cette appréhension globale du sujet, nous nous sommes attelés à donner un aperçu général de la situation sociolinguistique du Bénin.

1-1- CONTEXTE DE L'ETUDE

1-3-1- PROBLEMATIQUE DU SUJET

Les situations où l'on voit se côtoyer sur un même espace deux ou plusieurs langues ou variétés de langues sont beaucoup plus nombreuses aujourd'hui que celles où il n'y en a qu'une seule. Le plurilinguisme, conséquence du contact de langues ou de locuteurs (contacts frontaliers plus ou moins hérités de l'histoire ou effets de déplacements de population – par conquête ou par migration–), se produit partout et constamment. Cependant, les êtres humains sont toujours parvenus à communiquer au-delà des frontières de langues, que ce soit par des langues de grande communication, ou simplification de langues existantes, ou par l'acquisition plus ou moins complète de la langue de l'autre. La description et l'analyse des situations de contacts de langues sont ainsi devenues un des thèmes importants de la sociolinguistique. L'étude du bilinguisme ou du plurilinguisme, longtemps traité selon un éclairage mettant en évidence sa péjoration face à l'idéal supposé de monolinguisme, se trouve du fait en position de réévaluation pour des raisons d'évolutions historiques et sociales évoquées plus haut. L'étude du bilinguisme (plurilinguisme) social apparaît ainsi de pleine actualité. À ces diverses preuves d'intérêt, on peut voir des raisons théoriques, comme, par exemple, les perspectives d'interdisciplinarité au-delà du champ du plurilinguisme, que l'on pourrait dire « d'écologie des langues » (Calvet, 1999), conçue comme l'étude des langues

dans leur environnement ou les rapports entre pratiques langagières, (Labov, 1993). Directement ou indirectement, plusieurs ouvrages ont rappelé qu'il y avait une série de problèmes importants que la tradition étiquetait comme « bilinguisme social». Beaucoup de travaux faisant référence, par exemple Hamers & Blanc 1983, Lüdi & Py 1986, Tabouret-Keller 1998, Romaine 1989, Deprez 1994, Edwards 1994, Milroy & Muysken 1995, pour ne citer que quelques travaux récents, ont été publiés dans ce sens.

En effet, Tchaourou présente une situation linguistique particulièrement intéressante du fait qu'on y trouve des phénomènes linguistiques qui coexistent et interagissent mutuellement, soit le bilinguisme ou la diglossie.

Le multilinguisme de la ville de Tchaourou (peuplée en majorité de Baatombu, de Peulh et de Yoruba-Nago, ainsi que plusieurs autres populations minoritaires) est lié à différents facteurs. Il s'explique d'une part par la frontière entre le département des Collines et celui du Borgou où est située la commune de Tchaourou ; d'autre part par les vagues de migration successives. Le statut de ville bilingue traduit une certaine volonté d'intégration et de cohabitation des groupes linguistiques.

Le bilinguisme à Tchaourou n'est pas très ancien; il est le résultat d'une immigration massive, successive ou simultanée de diverses populations à la recherche de terres agricoles. Les Baatombu sont les premiers à venir s'installer autour des populations autochtones Yoruba-Nago durant la deuxième moitié du XVI^e siècle. Pendant longtemps, plusieurs autres communautés ont migré vers Tchaourou pour des raisons socioculturelles ou économiques, emportant avec elles leurs langues et cultures. Aujourd'hui, Tchaourou se présente comme un carrefour de retrouvailles de plusieurs communautés linguistiques, avec la cohabitation de plusieurs langues. La nécessité de communiquer ensemble (raison sociale et économique), alors qu'ils proviennent d'horizons diverses, a abouti à la systématisation de deux langues dominantes dans l'usage quotidien ou dans des domaines bien spécifiques. Ceci nous amène à constater un

bilinguisme relativement consensuel étendu à toute la communauté et à postuler l'existence d'un "contrat social (cf. Conrad, Matthey & Matthey 2002: 166) reposant sur le principe que chaque groupe linguistique accepte et tolère (individuellement et collectivement) l'autre. Les deux langues jouissent du même statut social et un certain effort est fait de part et d'autre pour comprendre la langue de l'autre. Dans l'espace public notamment, les phénomènes d'accommodation sont fréquents et se font entre les deux langues. Il en résulte l'établissement d'un code de communication basé soit sur l'une des langues en présence, ou à un phénomène de langue mélangée, en concurrence à la langue maternelle des populations.

Le travail de recherche sociolinguistique que nous présentons ici est le fruit de ces observations et de réflexions sur les pratiques bilingues en vogue à Tchaourou, et notamment sur la place de ces pratiques dans la construction sociale.

1-3-2- OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

Cette recherche a pour objectif général de faire la description sociolinguistique du multilinguisme social qui prévaut dans la ville de Tchaourou. Les objectifs spécifiques se définissent comme suit :

1. Expliquer le multilinguisme qui prévaut dans la cité de Tchaourou ;
2. Analyser la distribution fonctionnelle des langues en présence dans différents domaines spécifiques de la vie sociale ainsi que les pratiques différentielles ;
3. Dédire les impacts de ce bilinguisme social sur la vie des langues en présence (disparition de langue, transfert ou changement de langue, mélange de langues).

Il s'agit d'analyser les principaux facteurs qui font de cette communauté, une société bilingue. L'analyse des principaux facteurs inhérents à une société bilingue à savoir la statistique sur la population bilingue, le statut des langues en

présence, permettra d'éclairer l'usage des langues dans la ville de Tchaourou. Nous examinerons ensuite les modalités d'alternance des langues en présence par les locuteurs bilingues en accordant une attention particulière aux conséquences que cette cohabitation a sur les langues, qu'elles soient minoritaires ou majoritaires (mélange de langues, disparition de langue, transfert ou changement de langue, ou répartition fonctionnelle égalitaire).

Le but est de trouver des réponses aux interrogations suivantes.

- (I) Quelles sont les communautés linguistiques qui animent la ville de Tchaourou et quelles sont les langues majoritaires en présence ?
- (II) Dans quels contextes utilise-t-on l'une ou l'autre des langues en présence (répartition fonctionnelle des rôles sociaux)?
- (III) Quel est l'étendue du multilinguisme social observé dans la ville de Tchaourou ?
- (IV) Peut-on qualifier de diglossie la situation linguistique qui prévaut à Tchaourou ?
- (V) Tchaourou est-il un cas de contact de langues complexe où se superposent une situation de bilinguisme sociétal et une configuration diglossique ?
- (VI) Comment se gèrent dans le quotidien de Tchaourou les règles liées à la diglossie et sous quelle forme se combinent-elles avec celles liées au bilinguisme?
- (VII) La répartition fonctionnelle des rôles sociaux permet-elle aux langues en présence de s'épanouir, de se transformer ou de disparaître ?

1-4- PROFIL SOCIOLINGUISTIQUE DU BENIN

La République du Bénin est constituée de plusieurs groupes sociolinguistiques qui ont donné naissance à des entités homogènes du point de vue linguistique. Les résultats provisoires des deux premières phases du «Projet

Atlas et études sociolinguistiques du Bénin » (voir CNL 1983a et b) mis à jour (par Capo 2008 et Tchitchi 2009) nous donne l'inventaire suivant de soixante trois parlers : aguna, agonli, ajatse, ajla, alada, anii, ayizo, baatonum, basa, basila, biali, biyogbe, boo, bulba, busa, cenka, ci, defi, dendi, ditammari, foodo, fon, fulfude, gen, gbesi, gun, gulmaceba, hausa, idaatsa, ife, ije, itsa, kabye, kétu, ko, lamba, lokpa, maxi, mbelibé, mokole, movolo, nago, nateni, phela/xwela, phla/xwla, raxe, se, seto, tala, tem, tofin, tsaabe, tsaphé/saxwe, waama, waci, wéme, xevie, yom, yoruba, zarma. Le passé colonial a laissé également au Bénin la langue française comme langue de l'administration et de communication officielle. Après cet inventaire, plusieurs travaux de recherche ont pu aider à mieux cerner la quantité des parlers béninois et les rapports de parentés entre eux, soit sur la base des données lexicostatistiques, des données morphosyntaxiques, des tests d'intelligibilité et d'essai de reconstruction d'ancêtres communs. Mais ces derniers ne modifient pas fondamentalement les données que nous avons présentées et qui représentent une configuration générale de la situation linguistique du Bénin.

Une publication de SIL parue dans *Ethnologue*, 13th Edition, Barbara F. Grimes, 1996 propose la répartition de tous ces parlers en trois groupes. Le groupe « kwa » avec les sous-groupes « ede » composé des langues ede-yoruba, ede-nago, ede-cabe, ede-ica, ede-ife, ede-idaaca, ede-ije~ (holi), mokolé ; « gbè » composé des langues fongbè, àjagbè, àyizogbè, maxigbè, agunano, kogbè, wémegbè, tofingbè, gungbè, xwelagbè, xwlagbè, saxwegbè, toligbè, gengbè, cigbè, sâtogbè ; et « autres langues du groupe kwa » composé des langues foodo, cokosi, basa. Le groupe « gur » : baatonum, ditammari, yom, biali, waama, lakpatom, nateni, gulmacema, m'belime, anii, kabye, kotokoli, moore, bulba, kufalu, looso, lamba, cenka, sola (metope). Le groupe « afro-asiatique » : boko (groupe Mande), dendi (groupe Songhaï - Zarma), fulfulde (groupe Ouest Atlantique), hausa (groupe tchadique).

Capo 1998 dans son essai de reconstruction d'ancêtre commun aux parlers béninois distingue les parler Gbe, au nombre de dix huit dans CNL 1983a (à savoir alada, aja, aguna, ayizo, ci, fon, gain, gun, ko, maxi, phela, sèto, tofin, toli, tsaphè, waci, wémè) auxquels on ajoute aujourd'hui (voir Kluge 2000) le sè, le raxè, le defi, le ajla, le movolo, le tala, le gbesi, le xevie, soit vingt six (26) parlers à considérer comme dialectes d'une même langue (le gbe) ; il en est de même des neuf parlers du continuum ede (ana, idaatsa, ifè, ijè, itsa, mokole, nago, tsaabè et yoruba), auxquels on ajoute aujourd'hui (voir Kluge 1999) le ajashè et le Kétu à considérer comme les dialectes de la langue ede ; de même les parlers dendi et zarma sont membres d'un même continuum (que Chaibou 1998 et 2002 désigne comme « aynehã »). Capo (1998) retrouve une situation semblable au niveau des parlers boo et busa qui sont à considérer comme dialectes de la langue boko ; il en est de même pour les parlers foodo et basa qui sont à considérer comme dialectes de la langue quang ; quant au basila et à l'annii, le nom basila n'est accepté qu'au Bénin alors qu'au Togo on préfère le glossonyme annii, mais dans les deux cas on reconnaît qu'il s'agit d'une seule et même langue. Il ressort de tous ces travaux que la soixantaine de parlers peut se résumer à une vingtaine de langues (voir Capo, 2008a).

1-5- TCHAOUROU, TERRAIN D'ENQUÊTE

1-3-1- MILIEU PHYSIQUE ET HUMAIN

La commune de Tchaourou s'étend sur une superficie de 7256 km² soit 28% de la superficie totale du département du Borgou (département dans lequel elle se trouve) et environ 6,5% du territoire national. Elle est limitée au Nord par les communes de Parakou, Pèrèrè et N'Dali, au Sud par la commune de Ouèssè, à l'Ouest par les communes de Bassila et Djougou, à l'Est par la République Fédérale du Nigéria. La commune de Tchaourou est composée de sept (7) arrondissements à savoir Tchaourou, Alafiarou, Bétérou, Goro, Kika, Sanson,

Tchatchou et de trente six (36) villages et quartiers de ville. La cité de Tchaourou est le chef lieu de la commune ou encore l'arrondissement central. C'est une petite ville située entre les villes de Parakou (54 km) et de Savè (72 km). Elle comprend six quartiers de ville : Gobi-aledji, Okelagba, Worogui, Guinirou, Papanè et Boronè. Comme cela se constate, la toponymie des quartiers est essentiellement Yoruba-nago. Encerclé par les autres, l'arrondissement central constitue un melting-pot de par sa population hétéroclite. L'habitat est regroupé essentiellement au bord de la voie bitumée. Selon les estimations de la zone sanitaire, la population de la cité atteindrait 27.021 âmes en 2010, dont 53 % de femmes. Cette population est composée d'une multitude de groupes sociolinguistiques dont les plus dominants sont les Baatombu (34,2 %), les Peulh (18,9 %), les Nago (15,8 %). Ces trois groupes socioculturels sont côtoyés par des minorités que sont les Bètammaribè (12,9 %), les Yoa et Lokpa (10,9 %), les Fon et Adja (4 %). A cela s'ajoutent quelques familles d'immigrants telles les Tanwèrè (Traore), les Manè (Mandingue) et les Koubayi (Koulibali). Malgré l'émergence de l'islam et du christianisme, l'animisme reste la croyance la plus répandue au sein de la commune. Le fétiche Adjagbo, dieu protecteur de la cité est représenté presque dans tous les quartiers de ville. Les limites de l'ancien royaume de Tchaourou sont encore perceptibles grâce à quelques grands fromagers, qui jadis entouraient le royaume sous dépendance du Roi de Savè. Actuellement Tchaourou est régi traditionnellement par un Roi toujours d'origine yoruba-nago avec des chefferies sous tutelles, même dans les autres communautés sociolinguistiques. Le pouvoir reste partagé entre les mains de deux dynasties nago-yoruba à savoir Igana et Djabata. D'autres groupes sociolinguistiques peuvent être représentés à la cour royale. Le palais royal est le point de convergence des activités culturelles et cultuelles. Elles prennent leur essence dans la culture tchabè avec une permanente influence de la tradition baatonum.

S'il est vrai que certains quartiers semblaient appartenir à certaines communautés linguistiques (Okelagba, Worogui et Guinirou pour les Baatombus, Papanè et Boronè pour les Yoruba-nago) aujourd'hui la résidence dans la ville est mélangée car aucun quartier ou partie d'elle n'est réservée particulièrement à un groupe sociolinguistique spécifique. Le cas le plus remarquable est celui du quartier Gobi-aledji où côtoient presque toutes les communautés présentes dans la commune de Tchaourou. L'interaction étant fréquente et constante entre les habitants, on assiste même à des familles mixtes du fait de l'intermariage. La plupart des habitants de la ville sont bilingues et parlent les langues en présence.

Les activités socioéconomiques sont essentiellement agricoles du fait de la répartition pluviométrique qui favorise les cultures à cycles longs telles que l'igname et le manioc produits en grande quantité et qui font de la commune le grenier à tubercule du pays. En raison de la densité du couvert forestier (1725 km² soit environ 25% de la superficie totale de la commune), on y pratique aussi la chasse et la pêche. L'élevage des bovins est uniquement pratiqué dans les camps peulh, en revanche, une petite basse-cour est présente dans chaque foyer. Le marché occupe aussi une place de choix dans les activités socioéconomiques de la commune. Essentiellement animés par les femmes, les marchés de Tchaourou et environs sont étalés sur tous les jours de la semaine. Le temps social s'organise d'ailleurs par rapport au marché. On y vend des productions agricoles (ignames, manioc, céréales de toutes sortes) et on y achète des produits qui viennent des villes ou même du Nigeria.

1-3-2- HISTORIQUE DE LA MISE EN PLACE DES POPULATIONS

Les recherches faites sur la mise en place du peuplement du pays shabè citées par Ali Babio (1994) dans son mémoire de maîtrise en histoire, peuvent éclairer les débuts de l'installation des populations dans la cité de Tchaourou. La première hypothèse est celle dont le R.P. Moulero, R. Cornevin, Palau Marti

et A. A. Adediran sont les tenants. Selon eux le premier groupe d'immigrants venu d'Ile-Ifè au Nigeria fit escale à Boko dans le Borgou actuel et évolua pour atteindre Shabè en passant par Parakou, Saworo (Tchaourou) et Kilibo. Ce premier groupe serait rejoint vers le XVIII^e siècle par une seconde vague migratoire qui transita également par le Borgou sous la conduite d'Olata et de Baba Gidai. Selon la seconde hypothèse, seul le groupe dirigé par Baba Gidai aurait transité par le Borgou. Pour A. I. Asiwaju, R. Law et J. Igue, les premiers occupants venus du Nigeria ont du quitter leur escale sous la pression des cavaliers baatonum du Borgou. J. Igue selon la même source affirme que la migration des enfants d'Odudua qui a affecté le Sud et le Moyen-Bénin se situe aux environs des XIII^e et XIV^e siècles.

Ousmane (1995) après avoir confirmé que les Yoruba-Nago sont venus du Nigeria vers le XVI^e siècle avec la vague migratoire conduite par Baba Guidai, il affirme qu'ils seront submergés par les Baatombu venus s'installer et s'intégrer aux premiers occupants au cours de la première moitié du XVII^e siècle. Quant aux Fulbé nomades, ils sont venus par vagues successives du Nigeria, du Burkina-Faso et du Niger pour s'installer sur le long du cours d'eau d'Okpara, à la recherche de pâtures. A ces mouvements anciens de populations, s'est ajouté depuis les années 1970, un flux de colonisation agraire. Ce sont surtout les populations du département de l'Atacora et des Adja venant du Sud, tous à la recherche de terre à cultiver. Les commerçants Haoussa, Ibo et Zarma sont les derniers venus à Tchaourou.

A l'étape actuelle des recherches, on ne connaît pas avec précision à quand remontent ces deux vagues de migrations, toujours est-il que ces immigrants ont été les premiers à s'installer sur la terre de Tchaourou (Saworo) avant d'être bousculés par les cavaliers baatonum.

De nombreuses versions de traditions orales obtenues sur le terrain par l'intermédiaire des sages, il ressort des récits historiques que Tchaourou, initialement appelé Tɔmbɔ fut fondé vers le début du XVI^e siècle par le

chasseur Tchabi Adjamonsin venu du village de Djabata pour rejoindre son grand frère qui résidait dans les environs. Il y retrouva aussi Ɔtara qui lui a migré du Nigeria. Entre temps ces habitants se sont tous déplacés vers Aledjo pour éviter les conquêtes guerrières. Ils reviendront cent (100) ans après d'où le nom Tchaourou sorti de ce mot d'ordre de retour « ε she ka lo sha ahoro wa » qui signifie littéralement « retournons aménager notre terre laissée en ruine » D'autres petits groupes d'origine yoruba-nago sont venus les rejoindre à Tchaourou. Les autres groupes ethnoculturels différents des Yoruba-Nago sont venus après par vagues successives. Selon nos narrateurs, ce sont les Baatombu venus de Nikki qui sont les premiers à s'installer autour des Yoruba-Nago. Progressivement ils se rapprochent des autochtones Yoruba-Nago pour former une même communauté. Les Peulh, véritables nomades ont tôt fait de s'installer à Tchaourou à cause de nombreuses retenues d'eau, de la présence de fleuve Ouémé et de son affluent Okpara, ainsi que de nombreuses rivières favorables à la pratique de l'élevage. Otamari, Yoa et Lokpa quant à eux ont suivi les Baatombu pour qui ils constituent des mains d'œuvre agricole. Les Fon et les Adja font partie de la dernière vague migratoire et y sont allés pour les mêmes causes.

CHAPITRE II : CADRE CONCEPTUEL ET METHODOLOGIQUE

2-0- INTRODUCTION

Pour étudier les pratiques et usages de langues, il s'avère nécessaire de situer les réalités à observer et à décrire dans le champ sociolinguistique, mais aussi, plus largement au sein des sciences du langage, de l'Homme et de la société. Cela nécessite au préalable de situer théoriquement cette recherche en discutant les notions et concepts qui permettront de construire l'objet de recherche. Dans un premier temps, nous ferons la revue des différentes approches de la linguistique et de la sociolinguistique. Nous reviendrons également sur la définition de quelques concepts qui nous permettront d'avoir une appréhension claire et précise des faits sociolinguistiques. Enfin, nous mettrons au clair nos hypothèses de travail et notre option méthodologique.

2-1- CADRE CONCEPTUEL

Le cadre conceptuel est consacré essentiellement à la clarification des notions et principes de base qui ont alimenté les différentes approches de la sociolinguistique. Il s'agira d'apprécier les principaux courants et concepts de recherche sociolinguistique relatifs à l'étude du bilinguisme et d'examiner leurs apports.

2-1-1- LA NOTION DE LANGUE

Avant d'entrer dans les débats théoriques qui ont alimentés la marche de la linguistique vers la sociolinguistique, il s'avère nécessaire d'avoir une perception claire de la notion de langue. Pour ce faire, nous nous référons à Tchitchi, 2009 qui fait une appréciation objective de la conception de Maurice Houis sur la notion de langue et/ou de dialecte.

En effet Maurice Houis (1980) envisage la définition de la notion de langue sur plusieurs plans à savoir aux plans de l'extension géographique, de la géographie politique, de la politique linguistique, de la linguistique comme science humaine. Au plan de l'extension géographique, une langue est « un ensemble d'usages qui sont perçus intuitivement comme convergents par les locuteurs, et les dialectes de cette langue sont des variantes territoriales, perçus conjointement comme divergents et pourtant participant à une réalité commune, historique et culturelle » Maurice Houis cité par Tchitchi, 2009. Du point de vue de la géographie politique, une langue est « une entité culturelle et politique, le lieu d'un langage que l'histoire a forgé, que le prestige a privilégié, que les besoins de communication ont renforcé... ». De ce point de vue, la langue est présente dans la vie nationale et dans une situation de multilinguisme comme c'est le cas au Bénin. Dans le contexte de la politique linguistique, une langue est « le dialecte qui a bénéficié de la normativité... ». Au plan de la linguistique comme faisant partie des sciences humaines, la linguistique descriptive définit la langue comme « l'ensemble des principes qui rendent compte de l'organisation de tout discours, aux niveaux paradigmatique et tactique, phonologique et grammatical... » ; tandis que pour la linguistique comparative, la langue n'est plus ce qui sous-tend le discours, elle est un métasystème immanent aux différents dialectes.

En général, la langue est un instrument de communication, un système de signes vocaux spécifiques aux membres d'une communauté. Dans ce sens André Martinet résume que c'est un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse, différemment dans chaque communauté, en unités douées d'un contenu sémantique et d'une expression phonique, les monèmes ; cette expression s'articule à son tour en unités distinctives et successives, les phonèmes, en nombre déterminé dans chaque langue, dont la nature et les rapports diffèrent d'une langue à l'autre (Martinet, 1970). A Maurice Houis de conclure que la langue est « l'ensemble des signes et des

schémas dont l'aptitude à signifier leur est conférée par une tradition continue, spécifique d'une communauté donnée et étroitement liée à l'histoire particulière de cette communauté et à l'évolution de sa culture » (Houis, 1979 cité par Hazoumè, 1994). En effet une langue n'est langue qu'insérée dans la société, dans un groupe social ou plus précisément dans une communauté, d'où la diversité des parlers dans le monde. Cette clarification de la langue comme activité sociale, naturelle et humaine nous balise le chemin en s'intégrant dans une définition sélective mais pertinente de la notion de communication qui concernera l'homme dans ses rapports avec les autres dans la société. Pour qualifier une langue dans le but de son identification, certaines épithètes sont souvent utilisées. La langue peut être identifiée dans sa fonction sociale locale, soit d'un point de vue quantitatif, soit d'un point de vue qualitatif. On parlera de langue officielle, de langue minoritaire ou majoritaire (ce qui a un fondement démographique), première ou seconde, maternelle, vivante, morte, etc. La langue peut être aussi appréciée à partir des effets d'une politique linguistique ou d'un processus en tenant lieu, soit à partir de la position de ceux qui la parlent. On parlera de langue vernaculaire, véhiculaire, soutenue, dominante, dominée, etc. Du point de vue des rôles assumés par diverses langues ou leur contexte d'utilisation, on peut aussi parler de langues secrètes, de langues de couvent, de langues liturgiques, etc. Du point de vue linguistique, on distingue également les langues soit de par leur classification génétique ou généalogique, soit typologique. La langue maternelle se définit comme « la première langue qu'à apprise un enfant, généralement celle de sa mère. » (Dictionnaire le Robert, Paris 1986). Elle est aussi « la première langue apprise par un sujet parlant (celle dont il est le locuteur natif), au contact de l'environnement familial immédiat » (Dictionnaire de Linguistique Larousse, Paris 1984). Reeder (2009) entend par « langue maternelle » la langue qu'une personne comprend le mieux, et dans laquelle elle préfère exprimer ses pensées et ses émotions. Il poursuit que cette langue est habituellement, mais pas toujours bien entendu, la première langue

qu'elle a apprise au sein de sa mère. La langue maternelle est la langue d'origine de la communauté ou bien la langue utilisée pour la communication au sein de la population, par contraste avec des langues véhiculaires ou des langues européennes. Les langues véhiculaires quant à elles se définissent de façon générique comme des langues parlées au-delà d'une communauté d'origine et des frontières administratives ou géographiques de cette communauté. Elle correspond à une langue utilisée au-delà de son territoire ethnique comme langue seconde par des locuteurs de langues premières différentes. Elle permet la communication entre des communautés d'une même région ayant des langues maternelles différentes. Calvet les définit comme « langues utilisées pour l'intercommunication entre des communautés linguistiques géographiquement voisines et qui ne parlent pas les mêmes langues. » (Calvet, 1993). C'est le produit d'un besoin de communication, c'est-à-dire la réponse à une situation dans laquelle des hommes ont un problème de communication. Elles servent « ...comme instrument de communication à ceux des usagers dont elle ne constitue pas la langue maternelle. » (UNESCO, 1977). La langue véhiculaire, reconnaissons-le avec Calvet, prend effectivement appui sur les besoins immédiats des populations. Comme on peut le voir donc, la langue véhiculaire ne se construit pas en dehors de certaines contingences spécifiques et des intérêts des populations.

2-1-2- LA NOTION DU MULTILINGUISME

Dans sa démarche d'intégrer la réalité empirique du langage à savoir, tout les aspects sociolinguistiques de l'interaction en face à face, J. Gumperz élargit son champ d'étude aux pratiques langagières des locuteurs bilingues, ainsi que celles des monolingues polystyles. Dès ses premiers travaux, il met en évidence le fait que les locuteurs bilingues produisent inconsciemment des “ alternances conversationnelles ” qui revêtent des fonctions sémantiques, stylistiques et

identitaires. La centration sur le(s) locuteur(s), sur leurs discours, et leurs stratégies communicatives, et non plus seulement sur les systèmes est l'un des choix fondamentaux opérés pour son étude. L'adoption de cette démarche subjectiviste a projeté la notion de multilinguisme ou bilinguisme sur le devant de la scène sociolinguistique et attiré le regard et l'attention de nombreux chercheurs qui ont proposé des définitions et approches d'études.

Pour L. Bloomfield (1933), le bilinguisme est " la capacité à parler deux langues comme ceux qui les ont pour langue maternelle " (cité par Mackey, 1976 : 9). On retrouve ainsi l'idée très répandue selon laquelle le monolingue est la règle et le bi- ou plurilinguisme l'exception.

Weinreich (Weinreich, 1953) fait une première mise au point concernant le terme même de bilinguisme/plurilinguisme. Pour qu'il y ait plurilinguisme, il faut qu'il y ait contact de langues ou de locuteurs, ce qui se produit partout et constamment. Ces contacts relèvent de plusieurs types : contacts frontaliers (indigènes ou non, plus ou moins hérités de l'histoire) ou effets de déplacements de population (par conquête ou par migration, individuelle – temporaire ou définitive – ou économique, en famille ou en groupe). Les êtres humains sont toujours parvenus à communiquer au-delà des frontières de langues, que ce soit par des *lingua franca* (langues de grande communication, ou simplification de langue-s existante-s), dont les pidgins sont un aboutissement relativement stabilisé, ou par l'acquisition plus ou moins complète de la langue de l'autre, avec pour conséquence l'existence de « passeurs » : traducteurs ou bilingues. Les classifications des contacts de langues portent sur l'individu, la famille, le groupe ou l'État. Le bilinguisme est dit précoce ou tardif, coordonné ou composé, selon que les deux langues sont acquises en même temps ou successivement, avec des effets sur la conceptualisation (Weinreich, 1953). Il peut être actif ou passif, en apprentissage naturel ou guidé. Il peut enfin être plus ou moins harmonieux ou douloureux. Au niveau des relations sociales avec le pays, les langues du bilingue peuvent être en position dominante ou minorée.

Les différents modes de contacts produisent des modalités de bilinguisme aux implications diversifiées. Hamers & Blanc (1983) distinguent le niveau individuel et le niveau étatique à travers les deux termes de bilingualité et bilinguisme. Hazoumè (1994) affirme à la suite de Chaudenson (1992) que le multilinguisme représenterait « la coexistence de langues dont les aires d'emploi concernent plusieurs Etats », tandis que le bi- ou plurilinguisme serait « l'existence de plusieurs langues à l'intérieur d'un même Etat. Mais on peut aussi étudier les niveaux du groupe ou du réseau, surtout dans la migration. Ainsi que l'affirme Balibar (1993), les termes de bi-, tri-, pluri-linguisme, désignent partout aujourd'hui, non sans ambiguïtés tantôt les associations institutionnelles (...) entre deux ou trois langues écrites, tantôt les situations dans lesquelles les échanges parlés se mêlent, se chevauchent, s'agglutinent et se combattent. L'auteur poursuit en montrant que les situations bilingues ou plurilingues sont extrêmement variées : elles concernent un individu, un groupe, une région, un Etat. Il y a forcément des points de contact entre ces différents modes de classements (individu, famille, groupe, État).

Contre la tendance générale, Uriel Weinreich (1968 : 648) considère que “ des millions d'individus, et peut-être bien la majorité des hommes sur terre, acquièrent le contrôle de plus d'un système linguistique pendant leur vie et emploient, d'une manière plus ou moins indépendante, chaque système selon les nécessités du moment ...”. Bien que sensiblement plus ouverte que les points de vue de Bloomfield ou du sens commun, cette définition manifeste un ancrage très marqué à la culture de l'unilinguisme.

Plus tard Mackey (1976 : 9) considère “ *le bilinguisme comme l'alternance de deux ou de plus de deux langues* ”. Cette définition très générale a pour ainsi dire les défauts de ses qualités : elle fixe un cadre très large, sans détailler de manière précise et suffisamment synthétique les modalités qui peuvent traverser cette réalité. On y voit apparaître le terme d'alternance devenu essentiel dans la description des pratiques bilingues.

La définition de François Grosjean (1984 : 15 et suiv.) se fonde quant à lui et à juste titre sur le critère de l'emploi, et pose l'irréductibilité du bilinguisme à la somme de deux monolinguismes. Pour ce chercheur, le bilinguisme est “ l'utilisation régulière de deux (ou plusieurs) langues ”, parce que cela répond à un besoin de communication.

Dix ans plus tard, Christine Deprez (1994 : 22) qualifie de bilingue “ toute personne qui comprend et/ou parle quotidiennement sans difficulté deux langues différentes ”. Dans cette approche, Christine Deprez ne semble pas évacuer totalement l'évaluation qualitative du parler bilingue, puisque derrière l'expression “ quotidiennement sans difficulté ” transparait l'adverbe couramment.

M. Matthey et B. Py intègrent une variable oubliée, “ la situation ”, en considérant que le bilinguisme est “ la faculté de recourir à deux ou plusieurs langues dans des circonstances variables et selon des modalités diverses ” (Matthey & Py, 1995 : 13). Si cette inclusion du paramètre situationnel est bien articulée avec la dimension fonctionnelle, on peut toutefois noter que cette définition se réfère à la “ faculté ”, synonyme de compétence, alors que celle de Grosjean insiste plus fermement sur l'usage quotidien dans des situations ordinaires.

Le champ des études sur le bilinguisme peut grosso modo être découpé en deux approches, l'une qui mesure, l'autre pas.

En se fondant sur l'observation des pratiques ou des « stratégies » familiales (« un parent/une langue », « code-switching », « mixing », etc.), ou sur des entretiens et tests, des linguistes et psycholinguistes s'efforcent de mesurer le degré de fluidité, la richesse lexicale, la reconnaissance phonémique, les aptitudes cognitives, les compétences comparées des bilingues et des unilingues, la conscience linguistique (language awareness), les niveaux de compréhension et la production à l'oral et à l'écrit, etc. des sujets bilingues.

Au contraire, des sociologues et sociolinguistes se sont plutôt montrés intéressés par la vie des langues en société, les identités et la transmission intergénérationnelle. Il est chez eux rarement question de mesurer le bilinguisme car c'est la valeur symbolique et le plan identitaire, indépendamment de son actualisation, qui leur semblent importants, plus que le niveau de compétence. Cette approche est portée par les enjeux politiques et sociaux des situations de contacts de langues et de cultures, en soi symboliques.

Les deux approches se retrouvent sur l'identification de facteurs pouvant déterminer des différences, facteurs démographiques, sociaux, psychologiques, personnels (histoires de vies) ou idéologiques (attitudes, motivations, besoins identitaires...). Mais ni la mesure ni la définition du bilinguisme ne sont la préoccupation principale des sociologues du langage, qui s'intéressent plutôt à ses effets sociaux (constitution de groupes et d'identités, stigmatisation ou valorisation des individus, discriminations, effets des réalités sociales – institutions, croyances, attitudes, représentations – sur les locuteurs de langues différentes en contact).

Paradoxalement, au fur et à mesure que les recherches s'accumulent, on prend de plus en plus conscience de la profonde difficulté à définir le bilinguisme. Les flottements et imprécisions terminologiques de ce champ encore en émergence ne sont d'ailleurs pas étrangers aux difficultés conceptuelles qu'on y rencontre.

Le multilinguisme comme nous venons de le voir est un phénomène complexe qui résulte de la cohabitation des langues. Dans sa forme la plus simple, le multilinguisme correspond au bilinguisme (ou au trilinguisme) de l'individu. Le multilinguisme social, quant à lui, est étendu à toute une communauté. Si toute une société ou une partie importante de celle-ci apprend une langue, le phénomène devient donc social. On peut distinguer deux aspects d'une société bilingue : le bilinguisme sans cohabitation sociale et le bilinguisme avec cohabitation sociale. Dans le premier cas, on a affaire à une seule communauté dont les individus parlent deux langues : l'une est la langue maternelle, l'autre,

une langue véhiculaire utile, par exemple au plan commercial ou culturel ; le contact des langues n'implique pas ici de cohabitation entre deux peuples. Dans le second cas, il s'agit de deux communautés linguistiques dont l'une (ou les deux) parle chacune des langues en présence ; le contact des langues entraîne dans ce cas un contact entre les peuples. Dans la majorité des cas, le bilinguisme social est le fait de personnes qui ont comme langue maternelle des langues différentes et qui habitent le même espace géographique.

Si nous analysons les principaux facteurs qui caractérisent une société bilingue, nous constatons qu'ils concernent le nombre de locuteurs, les fonctions sociales que les langues accomplissent et le contexte géopolitique dans lequel se vit la cohabitation.

Le nombre de personnes bilingues constitue le premier facteur qui détermine si une société est bilingue ou non. Par exemple si une communauté est bilingue dans une proportion de 10%, on ne pourra pas dire qu'il s'agit d'une société bilingue. En principe, plus le nombre de personnes bilingues est élevé, plus on a affaire à une société bilingue et plus le poids social de la seconde langue sera important. Ce poids social de la langue seconde constitue un deuxième critère d'une société bilingue. Il arrive que la langue maternelle de la communauté bilingue conserve sa dominante. Cependant, il est possible aussi que la langue seconde devienne plus prestigieuse que la langue maternelle. C'est généralement le cas de la langue des immigrants lorsqu'ils s'installent dans leur terre d'accueil ; la langue des habitants de la localité impose sa dominance aux nouveaux arrivés. Le troisième critère servant à qualifier une société bilingue a trait au contexte géopolitique et historique. Certains contextes géopolitiques amènent presque inévitablement un bilinguisme social : l'histoire des peuples, leur proximité géographique, le caractère de co-officialité des langues à l'intérieur d'une région ou d'un pays.

Le bilinguisme, affirme Balibar (1993) intéresse la sociolinguistique, qui étudiera, pour chaque situation, le statut des langues en présence, les situations

de parole dans lesquelles chacune d'entre elles apparaît, le prestige relatif dont elles jouissent, la répartition démographique et sociale des locuteurs bilingues. Il intéresse aussi la psycholinguistique pour les problèmes d'acquisition et les éventuelles interférences.

2-1-3- LA NOTION DE DIGLOSSIE

A côté du bilinguisme bien connu et souvent valorisé en tant que tel se cache un autre phénomène linguistique intéressant: celui de la diglossie.

La diglossie quant à elle est un phénomène social caractérisé par la répartition fonctionnelle des rôles sociaux. En effet, la description linguistique des situations sociolinguistiques a mis en mouvement, et ce depuis le XIX^e siècle, un concept clé, celui de la diglossie. La diglossie n'est qu'un fait engendré par le phénomène de contact des langues, et est instaurée à l'époque déjà citée par J. Psichari pour l'étude du domaine hellénistique. Le concept de diglossie est utilisé en sociolinguistique pour décrire toutes les situations de contact des langues, et les phénomènes qui touchent les sociétés plurilingues. Il permet de créer un lien entre tout ce qui est social et tout ce qui est pratique langagière de l'individu.

Pour Ferguson (1971), la diglossie n'est qu'une « *une situation linguistique relativement stable, dans laquelle en plus des dialectes primaires de la langue (comportement éventuellement un standard ou des standard régionaux) existe une variété superposée, très divergente, hautement codifiée (souvent plus complexe grammaticalement), qui véhicule un corpus de littérature écrite..., variété apprise essentiellement à l'école et utilisée dans la plupart des communications écrites ou orales formelles, mais n'est utilisée pour la conversation ordinaire dans aucune partie de la communauté* »

A cette mise au point, Fishman (1978) adhère. En effet, il élargit le concept, en l'appliquant sur toutes les variétés où deux langues ou variétés de langues sont

employées avec différentes fonctions. Cet élargissement a été accepté par Ferguson (1991), qui en n'a profité pour redessiner ses schémas de diglossie où il propose, cette fois-ci trois (03) catégories de langues : Langues majeures "Major languages", langues mineures "Minor languages", et une langue dotée d'un statut spécial "Language of special status". Et parce que la sociolinguistique est une science de terrain, l'enquête sociolinguistique est l'outil le plus indispensable pour pouvoir établir des médiations. Ferguson, à travers quelques situations linguistiques types, attribue, par exemple, la langue majeure s'il répond à une des conditions suivantes : 1-Etre parlée par plus de 25 % de la population ou par plus d'un million de personnes ; 2-Etre langue officielle ; 3-Etre langue de l'enseignement de 50 % des écoles secondaires du pays. Ferguson voulait encore une fois établir une théorie et des principes à travers des situations plurilingues types. Cependant, l'examen et l'analyse de ces situations doivent être constamment révisés, afin d'améliorer, d'ajouter et par conséquent, enrichir la démarche de Ferguson, dans sa démarche diglossique.

D'autre part, il faut attendre Ralph Fasold (1984) pour synthétiser les précédents travaux et s'y intéresser mais, d'une autre dimension. Il insiste sur le fait que n'importe quelle langue peut remplir n'importe quelle fonction, et que toutes les fonctions attachées aux langues relèvent d'un départ idéologique, qui ne peut donner que des résultats sans succès. A ce propos, il propose des attributs sociolinguistiques qu'une langue doit posséder pour remplir telle ou telle fonction « officielle : standardisée, utilisée correctement par un certain nombre de citoyens, symbole d'identité nationale pour une partie importante de la population, largement utilisée dans la communication quotidienne ; **nationale** : largement et couramment parlée dans le pays, pas d'alternative majeure dans le pays pour la même fonction, acceptable comme symbole d'authenticité, liens avec un passé glorieux, utilisée par tous dans la conversation quotidienne ; ...»

Enfin, Chaudenson (1991) propose une grille permettant d'élaborer un outil de mesure et de comparaison, à travers le statut et le corpus de la langue française

dans les pays de la francophonie. Chaudenson souligne l'applicabilité de cette grille pour les langues naturelles, en se basant d'une part aux fonctions ou statuts et d'autre part, aux usagers ou le corpus. La démarche de Chaudenson se résume en 3 points : 1- Son degré d'usage, ou le nombre de locuteurs (corpus) ; 2- Son degré de reconnaissance, ou le degré de l'officialité de cette langue (statut) ; 3- Son degré de fonctionnalités qui permet d'analyser les possibilités, qu'une langue puisse remplir et les fonctions que nous l'attribue. Chaudenson (1991) poursuit que, même le premier degré à lui seul, peut attribuer à une langue un statut et des fonctionnalités en vue d'une meilleure planification linguistique. Le statut d'une langue, cette fois-ci, se charge de mesurer le degré de sa fonctionnalité.

Dans les Pays catalans, on a proposé à partir des réinterprétations du concept de diglossie celui de conflit linguistique, afin de prendre mieux en compte toutes les composantes du problème. Le terme apparaît dans ce sens pour la première fois dans un travail en français d'Aracil (1965). Aracil a reformulé quelques principes dans un article célèbre, « Un dilema Valencia » (Aracil, 1966). Bien sûr, le terme de « conflit linguistique » n'était pas inconnu à l'époque. Au moins deux livres parus dans ces années l'utilisent sans cependant bâtir une conceptualisation précise là-dessus : Terracini, 1957 et Haugen, 1966. D'après les auteurs catalans, le conflit linguistique est le phénomène le plus complexe qui englobe entre autres celui de la diglossie. Il a été décrit récemment, dans le cadre des travaux du Congrès de cultura catalana (1975-77) de façon suivante : « Il y a conflit linguistique quand deux langues clairement différenciées s'affrontent, l'une comme politiquement dominante (emploi officiel, emploi public) et l'autre comme politiquement dominée... Un conflit linguistique peut être latent ou aigu, selon les conditions sociales, culturelles et politiques de la société dans laquelle il se présente... » (Congrès de cultura catalana, 1978, vol. I, 13.) En d'autres termes : le concept de conflit linguistique serait applicable chaque fois que deux groupes linguistiquement différenciés cohabitent dans une

même organisation étatique, territoriale ou sociale, dès que l'une des deux a sur l'autre un avantage, en droit ou en fait. Les sociolinguistes catalans parlent ou de normalisation (cela veut dire que la langue dominée peut s'émanciper entièrement et faire disparaître la langue jadis dominante) ou de substitution (cela veut dire que la langue dominante fait disparaître la langue dominée) dans l'espace en question. Comme la langue dominante est en principe la langue des couches dominantes de la population, la normalisation équivaut à un changement de pouvoir à l'intérieur de la société concernée, tandis que la substitution caractérise l'acculturation de la population entière aux modèles dominants. D'après cette théorie du conflit linguistique telle qu'elle a été élaborée par des sociolinguistes catalans, la diglossie est un des phénomènes qui caractérisent une situation de conflit.

Il convient cependant de se poser la question de savoir si toute diglossie est nécessairement indicatrice d'un conflit linguistique. F. Vallverdu a récemment proposé une réponse plutôt négative à la question (nous traduisons) : « Je vois deux types de base de la diglossie : la diglossie neutre et la diglossie conflictuelle. Dans le premier cas, le conflit linguistique a été neutralisé au niveau idéologique, mais on ne peut pas dire qu'il y ait une véritable aliénation linguistique, parce qu'il ne répond pas, au moins dans l'actualité, à des tensions sociales réelles. » (Vallverdu, 1979, 21.)

Certains chercheurs, notamment Georg Kremnitz pense que même cette forme de diglossie ne peut guère se concevoir en dehors du schéma conflictuel : il n'y a bien sûr pas de conflit ouvert, mais une sorte de rapport de forces s'est établi et (provisoirement) stabilisé, qui peut être remis en question dès que des tensions sociales ou des événements extérieurs agissent sur lui.

Ses avantages sur les théories précédentes — partant des concepts de bilinguisme et de diglossie — se trouvent à notre avis dans la relation entre les différenciations fonctionnelles du langage à l'intérieur d'une unité étatique et les segmentations de celle-ci, ne constatant plus simplement la différence des

fonctions mais prenant en même temps en charge les différences de statut et de prestige. Ainsi, les notions de langue dominante et de langue dominée, employées ici et là dans le cadre des travaux sur la diglossie (Lafont, 1974 ; Couderc, 1976), deviennent centrales pour la discussion du conflit linguistique. L'autre grand acquis de cette théorie se trouve dans la dynamisation des concepts statiques proposés par Ferguson et Fishman : la diglossie est une situation extrêmement mouvante, qui n'est le plus souvent explicable qu'historiquement, car les langues impliquées sont toujours des pôles d'attraction ou des pôles de refus, souvent les deux à la fois. La linguistique en général tend à avoir des conceptions statiques, alors que, à y regarder de près, on s'aperçoit que même dans les sociétés agraires relativement archaïques, des changements de détail sont beaucoup plus importants que nous ne le pensons d'habitude. Souvent une image de relative stabilité n'est produite que par le fait qu'il y a flux et reflux à la fois.

En somme, depuis Psichari, en passant par Ferguson jusqu'à nos jours, la réflexion sur la diglossie n'a pas abouti à une définition qui fait l'unanimité des linguistes et les réalités des usages linguistiques. La dynamique de fait de langue permet d'engager d'autres forces qui peuvent, chaque fois, faire de la diglossie un champ où le facteur linguistique, seul, reste insuffisant et stérile. Le recours à d'autres interprétations notamment politiques, idéologiques et culturelles est devenu de plus en plus exigé. En même temps, la prise en compte des faits observés non seulement selon un modèle quantitatif mais aussi de façon qualitative nous semble un progrès : il ne suffit pas de chiffrer les données (bien que ce soit nécessaire), il convient de les ordonner et hiérarchiser, si elles doivent acquérir une quelconque valeur explicative.

2-2- HYPOTHESES DE TRAVAIL

Pour cette étude, nous postulons trois différentes hypothèses qui se fondent sur le principe fondateur de la sociolinguistique selon lequel « la pratique de la langue est un fait social ». Ce caractère social de la langue s'est révélé à travers plusieurs auteurs, depuis Saussure (1931) en passant par Jakobson (1963), Ferguson (1966), Fishman (1967), Labov (1962), Bernstein (1980), Bourdieu (1982), jusqu'à Leclerc (1986).

2-2-1- HYPOTHESE N°1

Face à la multiplicité des langues à Tchaourou, le phénomène de bilinguisme s'est étendu à toute la communauté.

Nous l'avons vu, le Bénin est un pays plurilingue et la cité de Tchaourou n'échappe pas à ce principe. Le bilinguisme social étant caractérisé par les situations où plusieurs langues se côtoient au sein d'une communauté, il intervient si une société ou une partie importante de celle-ci apprend une langue différente de sa langue maternelle et en fait usage parce que partageant un même espace géographique. C'est simplement un moyen que prend un peuple pour s'acquérir une nouvelle langue parce que la première seule ne lui apparaît plus utile. Nous tenterons d'expliquer comment la communication est assurée dans ce contexte de langues multiples de Tchaourou. Il s'agit de décrire comment les populations se servent des langues en présence dans la sphère sociale, pour ainsi aboutir au fait de bilinguisme observable à Tchaourou. A la lumière des principaux facteurs qui caractérisent une société bilingue (le nombre de locuteurs, les fonctions sociales que les langues accomplissent et le contexte géopolitique dans lequel se vit la cohabitation), nous tâcherons d'expliquer comment ce bilinguisme est étendu à toute la population.

2-2-2- HYPOTHESE N°2

A Tchaourou, il existe des pratiques langagières différentielles assimilables à une situation diglossique.

Dans la vie quotidienne, le choix d'une langue de communication se fait de manière contextuelle et dépend de divers facteurs. Il existe ainsi un rapport entre le locuteur et ses langues, car celui-ci n'accorde pas les mêmes valeurs à ses langues. En nous basant sur le principe selon lequel la langue est un fait social (Saussure 1931 et Jakobson 1963), il s'agira d'étudier ce plurilinguisme du côté des locuteurs à travers des facteurs sociaux et des faits langagiers. La pratique de la langue serait variable selon les facteurs sociologiques (âge, sexe, activité sociale, religion, habitat, parcours de vie ou autres socialisations). Il s'agira donc de démontrer que les pratiques langagières sont différentes et déterminer les facteurs qui gouvernent cette différenciation. Notre conviction est qu'il existe des contextes d'usage des langues et que chaque langue joue ainsi un rôle particulier. Ce qui nous ramène au concept de diglossie que Ferguson (1959) définit pour la première fois comme l'utilisation de deux variétés différentes d'une même langue par les mêmes locuteurs avec un fort contraste entre les fonctions. Autrement dit, avec la notion de diglossie Ferguson introduit des locuteurs, des contextes d'usage, des modes d'utilisation de la langue et la notion de prestige en linguistique. Fishman (1967) a montré que cette situation de diglossie pouvait s'appliquer à des langues non génétiquement associées, c'est à dire des langues différentes.

Les langues en usage à Tchaourou rentrent dans ce cadre diglossique et nous tenterons de justifier leurs différences fonctionnelles à travers l'étude de leur distribution dans les domaines sociaux. Le statut, les domaines d'emploi et les fonctions des langues sont autant d'indicateurs à prendre en compte pour ainsi déterminer les valeurs particulières à chacune des langues en situation.

2-2-3- HYPOTHESE N°3 :

Le bilinguisme social qui y prévaut génère de nouveaux outils de communication : mélange de langues, changements morphosyntaxiques, transfert ou changement de langue.

Les êtres humains sont toujours parvenus à communiquer au-delà des frontières de langues, que ce soit par des langues de grande communication, ou simplification de la langue ou des langues existantes, dont les langues mélangées sont un aboutissement relativement stabilisé, ou par l'acquisition plus ou moins complète de la langue de l'autre. Le bilinguisme social étendu plus ou moins à toute une communauté est souvent fatal pour l'une ou l'autre des langues en présence. Car si le bilinguisme favorise la langue seconde dans la plupart des rôles sociaux stratégiquement importants, une des composantes de la communauté met sa langue en danger. La non utilisation exclusive de sa langue maternelle entraînera une perte d'habileté linguistique et une perte d'identité culturelle. La mutation linguistique est donc imminente. La caractéristique de ce bilinguisme social évolue dans le temps dans une direction unique (soit à la faveur de l'une des langues, soit à la faveur d'une nouvelle langue), avec de plus en plus de personnes, pour de plus en plus de fonctions, jusqu'au moment où toute la communauté utilise la langue seconde pour tous les besoins usuels de la vie quotidienne. La langue maternelle ne subsiste plus alors qu'à l'état résiduel tout en étant fortement imprégnée de la langue émergente. Linguistiquement parlant, la langue dominée voit son système phonétique se fondre lentement dans la langue dominante, ses phrases se calquent sur celles de l'autre langue, son lexique est absorbé graduellement. La langue meurt donc par transformation, absorbée par la langue dominante, et ce dans son système linguistique que dans son statut et dans la réduction de ses locuteurs. Nous voudrions démontrer par l'analyse des fruits de notre enquête que certaines langues en présence à Tchaourou subissent déjà des variations du fait du contact

des langues. Toutefois, contrairement à ce qu'on peut croire, le processus de la mort d'une langue n'est pas nécessairement irréversible.

2-3- METHODOLOGIE DE RECHERCHE

2-3-1- DONNEES DE BASE

La création d'un outillage propre à décrire une langue particulière (grammaires, dictionnaires, terminologies, guides du bon usage...) explique largement la conception monolingue qui caractérise les représentations sociales des langues et du langage, et qui caractérise aussi toute la linguistique structurale du XX^e siècle. La sociolinguistique de la fin du XX^e siècle, de son côté, n'a eu de cesse de montrer que cette idéologie monolingue ne correspondait pas à la majorité des pratiques langagières, telles qu'elles peuvent être décrites empiriquement.

En effet, la description et l'analyse des situations de contacts de langues se développent selon deux orientations de recherches différentes, selon qu'on prend comme point de départ les situations sociolinguistiques ou les individus qui les vivent.

La première option est choisie par Ferguson (1959) dans son célèbre article où il essaye de caractériser les spécificités de la diglossie comme cas particulier de la coexistence complémentaire de deux variétés de langues sur un même territoire.

On sait que Fishman (1967) a élargi la question traitée par Ferguson en faisant entrer le bilinguisme des individus dans la réflexion Cf. Lüdi & Py (1986/2002), mais c'est à Weinreich (1968) que l'on doit la deuxième option qui s'appuie sur cette affirmation: le bilinguisme est la rencontre de deux langues au sein de l'individu. Cette dernière conception nous entraîne dans le paradigme de l'individualisme méthodologique, alors que celle de Ferguson relève davantage d'une vision sociologique classique, "macro", dans laquelle ce n'est pas l'individu mais la situation linguistique qui fait l'objet de l'investigation. Cette

dernière n'est pas considérée comme un agglomérat de pratiques, d'attitudes et de représentations individuelles, mais comme une réalité qui échappe aux choix individuels et qui doit être envisagée à un autre niveau d'analyse.

L'objectif de cette recherche étant la description sociolinguistique détaillée du bilinguisme social qui prévaut dans cette ville, il s'agira de faire ressortir les principaux facteurs qui font de cette communauté, une société bilingue, ainsi que les modalités d'alternance des langues en présence par la communauté bilingue de Tchaourou. La méthodologie adoptée est essentiellement basée sur la collecte des informations sur l'appréhension et l'opinion des usagers des langues en présence. Pour éclairer l'usage des langues dans cette société aussi bien que le mécanisme sur lequel repose le choix de langue, nous avons jugé judicieux de faire la synthèse de trois approches théoriques en la matière Il s'agit de : l'approche sociologique de Fishman (1964, 1965, 1968) centrée sur la société, compréhensive et générale plutôt que méticuleuse et microscopique ; l'approche socio psychologique de Giles & Bourhis (1976) qui met l'accent sur la psychologie individuelle et la motivation personnelle pour le choix de la langue et l'approche anthropologique de Gal (1979) et de Dorian (1981) qui est motivée par la découverte et l'adoption des valeurs socioculturelles d'un groupe avec qui l'on partage le même espace géographique.

Notre démarche méthodologique s'inscrit dans une perspective d'enquête sociolinguistique à travers l'observation participante et des entretiens.

2-3-2- L'OBSERVATION PARTICIPANTE

L'analyse de la réalité sociale peut se faire de différentes manières. La méthode de l'observation participante en fait partie. La langue étant un élément de la société, l'observation participante s'est imposée à nous comme méthode d'enquête de terrain. L'observation participante est une méthode d'étude ethnologique ainsi que sociologique introduite par Bronislaw Malinowski et John Layard au début du XX^e siècle en s'immergeant plusieurs années dans des

sociétés mélanésiennes (Malinowski et Layard 1933). L'observation participante est en rupture avec la méthode quantitative, méthode plus théorique qui se base sur des données chiffrées, des sondages, méthode qui se veut plus scientifique mais où les outils théoriques peuvent sembler parfois peu euristiques face à la réalité sociale prise en considération. Ainsi, la conception que l'acteur se fait du monde social se trouve au centre de la sociologie qualitative, s'opposant ainsi à la conception durkheimienne (sociologie quantitative) du rôle de l'acteur qui considère la description des faits sociaux par ce dernier comme trop vague, trop ambiguë pour que le chercheur puisse en faire un usage scientifique. C'est donc une méthode pertinente pour comprendre les interactions, les attitudes, ou le comportement d'une population. L'objectif de cette méthode est de comprendre et décrire les phénomènes sociaux, le chercheur adopte un comportement "actif", se mêlant à l'existence quotidienne de la population qu'il étudie. L'observateur participant rassemble des données en prenant part à la vie quotidienne du groupe ou de l'organisation qu'il étudie, il regarde à quelles situations sont confrontés les personnes qu'il fréquente, comment elles s'y comportent, et il discute avec certaines d'entre elles pour connaître leur interprétations des événements qu'il a observés.

Dans cette optique, nous avons été fréquemment présent durant une période de trois semaines à Tchaourou, côtoyant constamment les acteurs sociaux étudiés. Nos descentes sur le terrain étaient partagées entre un marché qui se tenait, une cérémonie à la cour royale, les causeries sur les places publiques surtout les stations des taxi-moto, ou même l'ambiance des sorties de classe, de l'église ou du culte musulman. La maîtrise de la langue yoruba et quelques notions en langue baatonum étaient notre véritable atout. Ce séjour nous a permis de vivre la réalité des sujets observés et de pouvoir comprendre certains mécanismes difficilement décryptables pour quiconque demeure en situation d'extériorité, mais ce n'est qu'une partie du travail qui par la suite a pu être approfondies par les entretiens.

2-3-3- ENTRETIENS ET QUESTIONNAIRES

La cité de Tchaourou, nous l'avons vu précédemment est peuplée de 27.021 habitants en 2010 selon les estimations de la zone sanitaire. Nous avons interrogé quatre cent (400) personnes dans les quartiers périphériques et deux cent soixante huit (268) personnes dans le quartier populaire de Gobi-Aledji, soient six cent soixante huit (668) personnes interrogées au total. Nous avons décidé d'adresser nos questionnaires aux personnes de plus de 15 ans. Il s'agissait avant tout de savoir qui parle quelle langue et pourquoi. Etant donné la faiblesse de nos moyens (financiers, temporel, humain), nous avons décidé de revoir notre questionnaire de départ pour en avoir un guide d'entretien court et précis. Il convenait dès lors de poser des questions appropriées, c'est-à-dire des questions dont les réponses fournissent des informations pertinentes par rapport à nos interrogations. Les questions ont été posées sous forme de sondage. Le questionnaire est composé de questions fermées ou semi fermées. L'objectif était de savoir : qui parle quoi, à qui, pourquoi, quand et quelles sont les langues en présence dans la cité. Si en donnant des réponses aux questions fermées, les interlocuteurs ne sont pas assez précis, il est utile d'engager la discussion par le biais de questions plus ouvertes.

Voici notre guide d'entretien :

Talon sociologique : nom, âge, sexe, nombre d'enfants, activité sociale.

Questions fermées : Tu parles quelle(s) langue(s) ? Où l'as-tu apprise ? Avec qui ? Quand parles-tu telle langue ?

Questions ouvertes : Quelle(s) langue(s) parles-tu à tes enfants, à ton conjoint ? Pourquoi ?

Ces entretiens courts passés sous forme de sondage nous ont fourni des données quantitatives qui ont permis d'appuyer nos observations.

Afin d'approfondir nos connaissances, nous avons réalisé aussi quelques entretiens longs enregistrés. A Cotonou, nous en avons fait deux. Ils nous ont permis d'appréhender le terrain.

A Kilibo, nous avons rencontré monsieur Chabi Salomon, ancien alphabétiseur et écrivain en langue yoruba. Il a écrit beaucoup d'essais historiques manuscrits sur les panégyriques claniques des grandes familles des villes nago-yoruba du Bénin, notamment de Tchaourou. Il nous a parlé de l'implantation du peuple tchabè et de l'ancien royaume tchabè qui s'étendait jusqu'à Tchaourou. Nous avons eu également droit à l'histoire des grandes lignées de la cité de Tchaourou.

A Tchaourou, nous en avons enregistré quatre (4) longs et laborieux entretiens. Le premier, c'était le Roi de Tchaourou, sa majesté Sounon Sourou Agouloye II qui nous a accordé un long entretien le 11 septembre 2010. Ce fut très laborieux en raison de son état de fatigue. Cependant cet entretien nous a permis de comprendre les raisons de la cohabitation des Yoruba-Nago (premiers occupants) avec les Baatombu (voisins immédiats des premiers occupants). Nous avons eu aussi la confirmation de la dominance numérique des Baatombu et de l'interférence de leur langue dans le Yoruba-Nago original de la cité.

Le 13 septembre, nous nous entretenions avec monsieur Soulé Abou Biyaou, ancien maire de la commune de Tchaourou et dignitaire de la Cour royale. Très intéressé par l'histoire, la tradition, et les coutumes, Il nous a appris beaucoup de choses sur Tchaourou et ses habitants.

Le 15 septembre, ce fut le tour des autorités administratives locales. Monsieur Maxim Sina Bio Gobi, animateur de Territoire en service à la Mairie a été interrogé sur la même grille d'entretien. Il nous confirma les statistiques des populations et de l'usage des langues en présence.

Le 16 septembre a été réservé à monsieur Djiman Balogoun, un vieil instituteur réputé pour son érudition et son excellente mémoire. En dehors des confirmations sur l'histoire et l'installation des populations, il nous a confié ses

réflexions quant à la vie des langues (exodes, migrations, usage des langues, influence sur l'identité, etc.) Il conclut sur les interférences culturelles et linguistiques entre les deux ethnies majoritaires de Tchaourou à savoir les Yoruba-Nago et les Baatombu.

Ces entretiens longs nous ont apporté des connaissances subjectives sur lesquelles nous avons pu nous baser pour produire une analyse qualitative.

CHAPITRE III : PRESENTATION DES DONNEES

3-0- INTRODUCTION

Nous présenterons dans ce chapitre les données issues de l'enquête du terrain, les faits sociaux, les langues en présence, les faits de langues et leurs usages différentiels. Ces données de l'enquête seront analysées par la suite en relation avec les hypothèses émises.

3-1- LES DONNEES SOCIALES

Les données démo-linguistiques les plus importantes pour éclairer ce travail sont l'origine socioculturelle des personnes interrogées, l'âge, le sexe, l'activité sociale, la situation matrimoniale et la religion.

3-2-5- LES DONNEES DEMOLINGUISTIQUES

Au dépouillement des données de l'enquête, les 668 personnes interviewées proviennent de plusieurs communautés sociolinguistiques différentes. Il s'agit ici des déclarations d'appartenance ethnique ou socioculturelle de nos enquêtés. On peut distinguer les communautés suivantes : Baatombu, Peulh, Otamari, Yoruba (Yoruba, Nago, Shabè), Dendi, Fon, Adja, Yowa, Lokpa, Nateni, Haouassa, Zarma, et Ibo. Nous les regrouperons en trois groupes à savoir : l'origine baatonum, l'origine yoruba-nago et autres origines. Les personnes d'origine yoruba-nago de notre enquête sont essentiellement localisées dans les quartiers Gobi-aledji, Papanè et Boronè; tandis que les 279 individus d'origine baatonum sont résident pour la plupart dans les quartiers Gobi-aledji, Okelagba, Worogui, et Guinirou. L'échantillon de personnes questionnées est composé de 308 femmes et 360 hommes ont répondu au questionnaire de l'enquête.

Même si très peu des personnes interviewées connaissent réellement leur âge, nous pourrions les regrouper en deux catégories. Il s'agit de la tranche d'âge de 18 à 55 ans et celle de 55 ans et plus. Nos repères pour la première catégorie est d'avoir participé une fois au moins à une élection et de ne pas encore avoir de petit fils. Sont regroupés dans la deuxième catégorie tous ceux qui ont déjà le statut de grand parent. Les données démo-linguistiques relatives à notre échantillon d'enquête peuvent être observées dans les tableaux suivants.

Tableau 1 : distribution détaillée des sujets d'enquête selon les communautés sociolinguistiques

Communautés sociolinguistiques	Nombres	Pourcentage
Baatonum	279	41,76
Yoruba-nago	188	28,14
Fulfude	71	10,62
Ditamari	31	4,64
Yom	19	2,84
Lokpa	18	2,69
Dendi	6	0,89
Haoussa	5	0,74
Fon	11	1,64
Aja	17	2,54
Nateni	12	1,79
Zarma	7	1,04
Ibo	4	0,59
Total	668	100

NB : Toutes les autres origines sociolinguistiques en dehors des Baatombu et des Yoruba-Nago seront regroupées à partir de cet instant dans « **autres groupes** »

Tableau 2 : distribution des personnes enquêtées selon leur origine socioculturelle, âge et sexe

<i>AGE</i>	<i>SEXE</i>	<i>TOTAL</i>	ORIGINE BAATONUM		ORIGINE YORUBA-NAGO		AUTRES ORIGINES	
			<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
<i>18 à-55ans</i>	<i>MASCULIN</i>	218	89	21,5	46	11,1	83	20,1
	<i>FEMININ</i>	195	76	18,4	63	15,2	56	13,5
		413	165	39,9	109	26,3	139	33,6
<i>55ans et +</i>	<i>MASCULIN</i>	142	66	25,8	42	16,4	34	13,3
	<i>FEMININ</i>	113	48	18,8	37	14,5	28	10,9
		255	114	48,1	79	30,9	62	24,3
<i>TOTAL</i>		668	279	41,7	188	28,1	201	30,1

3-2-6- LES ACTIVITES SOCIOECONOMIQUES DES SUJETS D'ENQUETE

Plus de la moitié des hommes interviewés sont des cultivateurs et leur principale activité est l'exploitation de la terre. Les Yoruba-nagos prédominent dans cette activité avec une spécificité dans les cultures vivrières. Viennent ensuite les Baatombu qui s'adonnent beaucoup plus aux cultures de rente. Des réponses de nos interlocuteurs, il ressort la présence d'autres communautés sociolinguistiques venues de l'Atacora dans ce secteur d'activité. Ils coopèrent beaucoup avec les Yoruba-Nagos à qui ils s'assimilent très souvent. Seuls des questionnements approfondis et les traits ethniques permettent de les distinguer.

Quant ils n'ont pas la possibilité d'avoir leur propre champ, ils servent de mains d'œuvre agricoles à l'une ou l'autre des communautés sociolinguistiques majoritaires citées plus haut. Quant aux femmes, elles sont pour la plupart des ménagères avec un petit commerce. On les retrouve rarement à la maison, mais sur la place des marchés ou au bord des voies principales devant leurs étalages. La majorité des femmes commerçantes interviewées sont d'obédience yoruba-nago. A cela, il faut ajouter des femmes de la communauté sociolinguistique fon et assimilés et très peu des femmes baatombu.

L'artisanat est aussi une activité qui occupe la population de Tchaourou. La population masculine s'y consacre avec une répartition plus ou moins égale des deux ethnies majoritaires. Quelques jeunes femmes, respectivement fon et assimilés, baatombu, yoruba-nago s'y adonnent également.

Nous pouvons noter aussi quelques fonctionnaires à la retraite, des élèves ou étudiants et beaucoup d'enseignants encore en activité parmi nos interviewés. Ils sont pour la plupart des hommes originaires des communautés sociolinguistiques yoruba-nago, baatonum et fon et assimilés.

Très peu de personnes interviewées se distinguent par leurs activités d'élevage de bovins. Des peulhs pour la plupart, ces individus se distillent surtout dans les communautés à dominance baatonum.

Les communautés yoruba-nago et baatonum ont presque le monopole de toutes les activités socioéconomiques à Tchaourou. La distribution des différentes communautés sociolinguistiques dans les activités socioéconomiques est éclairée par le tableau suivant.

Tableau 3 : activités socioéconomiques et origine sociolinguistique

<i>Activités</i>	<i>Baatombu</i>		<i>Yoruba-Nago</i>		<i>Autres groupes</i>		<i>Total</i>
	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>
Administration	39	13,9	23	12,2	11	5,4	89

Agriculture	104	37,2	63	33,5	96	47,7	244
Artisanat	78	27,9	29	15,4	16	7,9	101
Commerce	46	16,4	71	37,7	14	6,9	120
Elevage	12	4,3	02	1,06	64	31,8	78
Total	279	100	188	100	201	100	668

3-2-7- LA CROYANCE DES SUJETS D'ENQUETE

Des personnes enquêtées qui ont parlé de leur foi, il ressort que l'islam est la religion la plus répandue. Les musulmans sont beaucoup plus nombreux dans la communauté baatonum. La population yoruba-nago et celle des autres communautés sociolinguistiques sont presque équitablement réparties entre l'islam et le christianisme. Si les habitants de la cité de Tchaourou ont adopté des croyances modernes, ils ne nient pas pour autant les cultes traditionnels dans leur pratique quotidienne.

Tableau 4 : religions et origine sociolinguistique

Religions	Total		Baatombu		Yoruba-Nago		Autres groupes	
	Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%
Christianisme	241	36,07	94	33,6	78	41,4	69	34,3
Islam	270	40,41	127	45,5	75	39,8	68	33,8
Traditionnelle	157	23,50	58	20,7	35	18,6	64	31,8
Total	668	100	279	100	188	100	201	100

3-2-8- LES DONNEES SUR LES FAITS MIGRATOIRES DES SUJETS D'ENQUETE

Nous entendons par migration ici les mouvements d'exode vers une autre région qui peuvent jouer sur le comportement linguistique de la personne. Ils sont au nombre de cent vingt sept (127) personnes qui ont eu à faire cette expérience.

Le Nigeria, pays frontalier à la commune de Tchaourou est le premier lieu de migration des habitants de cette localité. Plus de 50 personnes interviewées, en majorité dans la tranche d'âge de 18 à 55 y ont mis pied une fois dans leur vie. Les femmes y étaient bonnes ou cuisinières tandis que les hommes y allaient pour travailler dans les plantations de cacao ou de manioc. C'est un exode qui concerne souvent les jeunes hommes et femmes des communautés sociolinguistiques baatonum et yoruba-nago, ainsi que des minorités venues de l'Atacora. L'exode, se fait essentiellement entre 17 et 25 ans. Ils y restent suffisamment longtemps pour apprendre la langue yoruba. Après une petite santé financière, ils reviennent au pays au bout de 2 ou 3 ans pour se marier.

La ville de Parakou accueille aussi les migrants de la commune de Tchaourou. La proximité de la ville ainsi que son expansion économique ont toujours attiré les femmes qui finissent par y séjourner pour les activités commerciales. Des jeunes femmes commerçantes et même des hommes se déplacent en masse de toute la commune de Tchaourou.

Une autre migration est celle des populations peulh, toujours à la recherche des pâturages. Les peulhs fréquentent souvent les zones d'obédience yoruba-nago ou shabè d'où ils apprennent leur langue. Le tableau suivant éclaire sur les faits de migration sur la base des origines sociolinguistiques.

Tableau 5 : migration (exode) et origine sociolinguistique

	Total		Baatombu		Yoruba-Nago		Autres groupes	
	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
Nigeria	55	43,3	31	56,3	11	20	13	23,6
Parakou	36	28,3	09	25	23	63,8	04	11,1
Savè	27	21,2	00	00	00	00	27	100
Autres	09	7,1	02	22,2	00	00	07	77,8
Total	127	100	42	33,07	34	26,7	51	40,1

3-2-9- LES ORIGINES SOCIOLINGUISTIQUES DES PARENTS ET DES COUPLES EN CE QUI CONCERNE LES SUJETS D'ENQUÊTE

Une des données sur le plan social que nous avons voulu avoir des personnes ressources est l'origine des parents (père et mère) des personnes ressources ainsi que l'origine des époux dans le cas où nos interlocuteurs ont vécu l'expérience de la vie conjugale. C'est est un élément qui permettra d'apprécier les mariages interethniques et leur influence sur les faits de langue.

Les éléments d'appréciation se trouvent dans les tableaux suivants.

Tableau 6 : mariage et origine sociolinguistique

Origines	Total de mariés	<i>Epouse d'origine baatonum</i>		<i>Epouse d'origine yoruba-nago</i>		<i>Epouse d'origine « autres groupes »</i>	
		<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
<i>Epoux baatonum</i>	159	89	55,9	55	34,6	15	9,4
<i>Epoux yoruba-nago</i>	104	47	45,2	53	50,9	04	3,8

<i>Epoux</i>	93	08	8,6	3	3,2	82	88,1
<i>autres</i>							
<i>groupe</i>							

Tableau 7 : parenté et origine sociolinguistique

Origines	Total	Parent d'origine baatonum		Parent d'origine yoruba-nago		Parent d'origine « autres groupes »	
		Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%
Parent baatonum	279	178	63,7	74	26,5	27	9,6
Parent yoruba-nago	188	83	44,1	95	50,5	10	5,3
Parent autres groupe	201	38	18,9	22	10,9	141	70,1

Au total, nous avons relevé pour les personnes enquêtées environ 137 mariages interethniques et 111 origines mixtes, toute origine confondue. Entre les Yoruba-nagos et les Baatombu, les alliances ne souffrent d'aucun tabou, ni interdit social. Les hommes yoruba-nago et baatonum peuvent aussi entrer en alliance avec les femmes de tous les autres groupes sociolinguistiques. Mais il est rare de trouver des femmes de ces deux groupes socioculturels s'allier avec les autres groupes non majoritaires de la localité.

3-3- LES DONNEES SOCIOLINGUISTIQUES

La cité de Tchaourou est caractérisée par une grande diversité linguistique. Baatonum, Yoruba-nago ou Shabè, Ditamari, Peulh, Yom, Lokpa, Dendi, Fon, Aja, Haoussa et Zarma sont les langues présentes dans la localité, du moins des réponses des sujets d'enquête quant à leur langue. A travers les données recueillies auprès des personnes ressources, nous nous faisons une idée de la réalité des faits de langue à Tchaourou. Il s'agit des ressources linguistiques des personnes enquêtées : de leur langue maternelle ou première langue, de leur langue usuelle et des contextes d'usage des différentes langues en présence.

3-3-1- LES LANGUES MATERNELLES DES SUJETS D'ENQUETE

Comme on pouvait s'y attendre, les langues maternelles des personnes enquêtées ne sont d'autres que celles liées à leur origine socioculturelle, à l'exception de quelques rares cas. En effet certaines personnes se réclamant d'une origine située dans « autres groupes » ont avoué que leur langue maternelle est le baatonum ou même le yoruba-nago. Cette situation peut se présenter aussi chez certains Baatombu ou Yoruba-Nago qui n'ont pas eu la chance d'avoir la langue de leur communauté d'origine comme langue maternelle. Mais en général, les données par rapport aux langues maternelles des personnes ressources sont les mêmes que les données concernant leurs origines socioculturelles. Le tableau suivant éclaire la distribution de la langue maternelle selon les origines socioculturelles.

Tableau 7 : Langue maternelle des personnes enquêtées

	Langue baatonum		Langue yoruba-nago		Autres langues		Total
	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>
<i>Origine baatonum</i>	279	100	00	00	00	00	279
<i>Origine yoruba-nago</i>	01	0,5	187	99,4	00	00	188
<i>Autres origines</i>	11	5,4	08	3,9	182	90,5	201

3-2-2- LES LANGUES PARLEES PAR LES SUJETS D'ENQUETE

Cette rubrique donne un aperçu général des différentes langues qui sont parlées par tranche d'âge par les personnes interviewées, histoire d'apprécier leur multilinguisme individuel. Les résultats peuvent être appréciés dans le tableau suivant dont la partie en trame de fond indique l'étendu du bilinguisme Baatonum/Yoruba-nago.

Tableau 8: Langues parlées par les personnes enquêtées

<i>Groupes sociaux</i>	<i>Tranches d'âge</i>	Langue baatonum Seule		Langue yoruba-nago seule		Langue baatonum et langue yoruba-nago		Autres langues	
		<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
<i>Baatombu</i>	<i>18 à-55ans</i>	09	5,4	00	00	122	73,9	34	20,6
	<i>55ans et +</i>	41	35,9	00	00	59	51,7	13	11,4
<i>Yoruba-nago</i>	<i>18 à-55ans</i>	00	00	03	2,7	97	88,9	9	8,2
	<i>55ans et +</i>	00	00	14	17,7	60	75,9	05	6,3
<i>Autres groupes</i>	<i>18 à-55ans</i>	43	30,9	49	35,2	36	25,8	11	7,9
	<i>55ans et +</i>	32	51,6	16	25,8	10	16,1	04	6,4

3-2-3-LES USAGES DES LANGUES DANS LES DOMAINES SOCIAUX PAR LES SUJETS D'ENQUETE

Il s'agit en réalité des domaines dans lequel chaque langue est plus utilisée dans la communauté. Fishman (1989) distingue quatre domaines liés à la vie familiale, à la vie socioculturelle, à l'éducation formelle et à l'administration. Parlant de la distribution fonctionnelle des langues au Bénin, des auteurs (Yai 1976 et Igué 1998) ont révélé que les langues béninoises sont seulement présentes dans le domaine familial et socioculturel par opposition à la langue officielle (Français) qui est celle de l'éducation formelle et de l'administration.

L'examen des domaines dans lesquels sont utilisées les langues en présence fait ressortir qu'elles s'emploient fondamentalement dans les situations de communication informelles, où l'usage de l'oralité est quasiment exclusif. Leurs champs d'utilisation sont le domicile, la rue et les marchés, les réunions ou animations communautaires, catéchisme et prêches religieux, et bien souvent aussi le travail, notamment les travaux manuels. Nous regroupons ces champs d'utilisation en trois grandes catégories : le domicile qui rassemble tout ce qui concerne le cadre familial et ethnique, l'espace public qui concerne l'interaction sociale quotidienne (dans les magasins, au travail, dans la rue, etc.), l'espace religieux qui prend en compte prêches, catéchisme et autres offices religieux.

- **L'usage des langues à domicile**

En réponse à la question « quelle langue parlez-vous normalement à la maison ? », 277 personnes soit 43,8% des personnes ressources ont affirmé qu'elles utilisent le baatonum à domicile, 228 individus (36,7%) utilisent le yoruba-nago. Cependant il est à noter que tous les natifs de ces deux groupes n'utilisent pas leur langue maternelle à domicile. Dès 279 natifs baatombu, seuls 241 utilisent leur langue maternelle à domicile, soit 38 non usagers et 155 natifs yoruba-nago utilisent leur langue maternelle à domicile sur 188, soit 33 non

usagers. Du côté des natifs des autres groupes, 11 personnes utilisent le baatonum à domicile tandis que 42 individus utilisent le yoruba-nago, le reste fait usage de leur langue maternelle dans le cadre familial.

La distribution des langues à domicile est éclairée par le tableau qui suit.

Tableau 9 : Usage des langues à domicile selon l'origine culturelle

<i>Origines</i> <i>Langues</i>	Baatombu		Yoruba-Nago		Autres groupes	
	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
Baatonum	241	86,3	25	16,1	23	11,4
Yoruba-nago	31	11,1	155	82,4	54	26,8
Autres langues	07	2,6	08	1,5	124	61,6

En ce qui concerne l'usage des langues dans le cadre familial, nous avons décidé également de connaître la langue utilisée dans les familles mixtes. Le tableau qui suit nous éclaire sur ces faits langagiers.

Tableau 10 : Usage des langues à domicile dans les familles mixtes

<i>FAMILLE</i>	<i>Baatonum ou Yoruba -nago seul</i>		<i>Baatonum et Yoruba-Nago</i>		<i>Autres langues + Baatonum + Yoruba-nago</i>		<i>Autres langues + Baatonum ou + Yoruba-Nago</i>	
	Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%
Famille baatonum et yoruba-nago	42	26,5	116	73,4	00	00	00	00
Famille baatonum et autres langues	53	76,8	00	00	04	5,7	12	17,3

Famille yoruba-nago et autres langues	18	85,7	00	00	00	00	03	14,2
---------------------------------------	----	------	----	----	----	----	----	------

Comme nous le constatons, 158 personnes vivent l'expérience de familles mixtes baatonum/yoruba-nago, 69 ont fait l'expérience de la vie en famille mixte baatonum/autres langues et 21 personnes ont vécu dans une famille mixte yoruba/autres langues. Dans les familles mixtes baatonum/yoruba, même si la langue du domicile est souvent la langue d'origine de l'époux, la communication familiale est acceptée dans les deux langues (yoruba-nago ou baatonum). Par contre dans le contexte d'une alliance avec une épouse d'origine « autres langues », la communication familiale est essentiellement en yoruba-nago ou en baatonum selon les cas de figure. Les rares femmes baatonum ou yoruba-nago qui s'allient avec un homme des autres groupes communiquent souvent avec les enfants dans leur langue maternelle.

- **L'usage des langues dans l'espace public**

L'espace public, comme nous l'avons dit plus haut couvre la communication informelle dans l'interaction sociale quotidienne (dans les marchés, dans les magasins, au travail -travaux manuels-, dans la rue, dans les réunions et assemblées communautaires, au cours des manifestations ou cérémonies culturelles, etc.).

Les langues que les populations de la cité de Tchaourou utilisent le plus pour leurs besoins de communication dans l'espace public sont le baatonum et le yoruba-nago. Des cent quatre vingt huit (188) individus appartenant au groupe linguistique yoruba-nago de notre enquête, seulement sept (7) ne se servent pas du tout du baatonum dans l'interaction sociale quotidienne. Les peulhs interviewés quant à eux comprennent pratiquement tous la langue baatonum et

c'est d'ailleurs cette langue qui leur sert de langue de contact avec les membres des autres groupes sociolinguistique. Les populations des autres groupes sociolinguistiques inclus dans « autres groupes », même si ne comprenant pas baatonum ou yoruba-nago dans leurs subtilités, y détiennent plus ou moins des notions élémentaires pour le contact social. Le plus souvent, ils acquièrent soit une bribe de baatonum contre une parfaite maîtrise du Yoruba-nago, soit une bribe de yoruba-nago contre une parfaite maîtrise du baatonum.

Dans le rang de ceux du groupe linguistique baatonum, sur les 279 individus interviewés, seulement 52 personnes ne communiquent pas du tout en yoruba-nago. Tous les autres communiquent allègrement, surtout quand leur interlocuteur les aborde dans cette langue. Plus de la moitié des peulh interviewés utilisent également cette ressource linguistique des Yoruba-Nago quand cela s'avère nécessaire.

Tableau 11 : Usage des langues dans l'espace public

<i>GROUPES</i>	Langue baatonum Seule		Langue yoruba-nago seule		Langue baatonum et langue yoruba-nago		Autres langues	
	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
<i>Baatombu</i>	52	18,6	2	0,7	225	80,6	00	00
<i>Yoruba-nago</i>	1	0,5	21	11,1	166	88,2	00	00
<i>Autres groupes</i>	79	39,3	61	30,3	43	21,3	18	8,9

L'hétérogénéité yoruba-nago et baatonum s'étend dans le domaine culturel et religieux. La culture des Yoruba-Nago est très encrée dans les pratiques traditionnelles, cependant il est à noter l'interférence de la culture et des pratiques coutumières baatonum. Ceci est très éloquent dans la désignation des divinités et du Roi, l'architecture des lieux sacrés, le mode d'habillement, les

instruments de musique traditionnelle... Les autres groupes socioculturels se conforment à ces us et coutumes, surtout les jeunes issus de ces groupes se disent pour la plupart Yoruba-Nago ou Baatombu alors que leurs parents ne le sont pas.

- **L’usage des langues dans les offices religieux**

Les trois sortes de religions qui existent sont le Christianisme, l’Islam et les Religions traditionnelles. Il s’agit de connaître les langues en usage dans chaque office religieux (enseignements dogmatiques, prêches religieux et cultes) La distribution des langues en usage à Tchaourou dans les offices religieux se présente comme suit :

Tableau 12 : Usage des langues dans les offices religieux

<i>Religions</i>	<i>Langues en usage</i>	
	<i>Langue la plus utilisée</i>	<i>Autre langue utilisée</i>
<i>Christianisme</i>	baatonum	yoruba-nago
<i>Islam</i>	yoruba-nago	
<i>Religions traditionnelles</i>	yoruba-nago	baatonum

3-2-4- LES APPRECIATIONS DES LANGUES EN PRESENCE PAR LES SUJETS D’ENQUÊTE

L’attitude des sujets à l’égard des langues en présence est également un indicateur qui permet d’approcher la formation de la conscience linguistique des locuteurs. Cet aspect de *l’habitus linguistique* (v. Bourdieu, 1982), que sont les attitudes langagières, permet de saisir aussi les représentations que l’on se fait de ces langues. Intéressons-nous ainsi à l’attitude des sujets enquêtés à l’égard des langues en présence, en considérant de façon particulière quelques appréciations subjectives relatives à l’utilité, le prestige, et la facilité des langues en présence.

Des indications éloquentes sont données sur l'appréciation qualitative des langues selon l'opinion des sujets. Les réponses fournies par les sujets se lisent dans les tableaux suivants:

Tableau 13 : Utilité des langues selon les sujets d'enquête

<i>Langues</i>	<i>Langue la plus utile</i>	
	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
<i>Baatonum</i>	391	58,5
<i>yoruba-nago</i>	256	38,3
<i>autres langues</i>	19	2,8

Tableau 14 : Prestige des langues selon les sujets d'enquête

<i>Langues</i>	<i>Langue la plus prestigieuse</i>	
	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
<i>Baatonum</i>	305	45,6
<i>yoruba-nago</i>	351	52,5
<i>autres langues</i>	12	1,7

Tableau 15 : Facilité des langues selon les sujets d'enquête

<i>Langues</i>	<i>Langue la plus facile</i>	
	<i>Nbre</i>	<i>%</i>
<i>Baatonum</i>	90	13,4
<i>yoruba-nago</i>	422	63,1
<i>autres langues</i>	156	23,3

D'après cette évaluation subjective du degré d'utilité et de qualité des langues, on peut dire que les sujets ont intériorisé une échelle de valeurs linguistiques qui structure leur pratique langagière, dans la mesure où ils hiérarchisent les langues en fonction de la valeur dont elles sont dotées et aussi selon les représentations qu'ils ont de ces langues. La perception qu'ils ont de la structuration du fait linguistique fait qu'ils adoptent le comportement langagier le plus approprié à leurs intérêts; c'est ainsi que le choix qu'ils font de l'usage des langues est pratiquement régi par la hiérarchisation des langues telle qu'elle semble se présenter d'après les données des tableaux précédents.

La position que le yoruba-nago occupe dans la hiérarchie des langues dénote certainement de l'attachement des sujets à la langue institutionnelle (institutions religieuses et institutions séculières), attachement qui ne signifie pas pour autant l'exclusion des autres langues, puisque le baatonum maintient sa position privilégiée de première langue véhiculaire dans la conscience linguistique des sujets.

CHAPITRE IV : ANALYSE DES DONNEES

4-0- INTRODUCTION

Nous allons procéder dans ce chapitre à l'analyse des données significatives issues du terrain et relatives à la situation linguistique de Tchaourou en nous intéressant notamment à la formation de ce multilinguisme et aux caractéristiques sociolinguistiques des langues en présence. Le contexte historique et géopolitique du multilinguisme de Tchaourou, la répartition démographique des personnes bilingues, les caractéristiques et spécificités du multilinguisme, les statuts et fonctions sociolinguistiques des langues en présence seront appréciés à la lumière des données de l'enquête. Notre analyse va s'étendre sur la vitalité des langues en contact du fait de la situation de multilinguisme social.

4-1- LE MULTILINGUISME SOCIAL A TCHAOUROU

4-1-1- FONDEMENTS HISTORIQUES ET GEOPOLITIQUES

Considérons succinctement la genèse de la cohabitation des langues à Tchaourou en examinant sommairement l'arrière-plan historique et géopolitique de l'installation des différentes communautés sociolinguistiques qui animent la vie sociale à la lumière des facteurs fondamentaux du multilinguisme social selon Fasold (Fasold, 1984). Fasold identifie en effet quatre (4) facteurs qui peuvent justifier le multilinguisme étendu à toute une communauté. Il s'agit de la migration, de l'impérialisme, de la fédération de deux espaces qui n'ont pas la même langue, ou encore la frontière de deux zones qui ne partage pas les mêmes langues.

De part l'histoire de son peuplement, la ville de Tchaourou a été une terre d'immigration. Elle a connu des flux migratoires de peuples entiers. Le récit sur le peuplement de Tchaourou témoigne en effet de vagues successives de

migrations des populations d'origines diverses, venues de partout pour s'établir à Tchaourou ; des Yoruba-Nago, au Peulh en passant par les Baatombu, sans oublier les derniers venus (populations du département de l'Atacora, populations venant du Sud -Adja et Fon-, commerçants Haoussa, Ibo et Zarma.

La réalité aujourd'hui est celle d'une profonde intégration et un réel métissage résultant de la fusion lente des divers immigrés avec les Yoruba-nago premiers occupants. L'arrivée de milliers d'immigrants par vagues successives, pendant environs deux siècles, a formé ce qu'on peut appeler aujourd'hui un *melting pot*, dont l'effet s'est atténué par l'assimilation des minorités. Ces peuples venus d'horizons diverses ont formé ensemble une communauté qu'on peut considérer comme une fédération de fait. L'immigration pour des motifs d'ordre économique reste donc un des fondements du multilinguisme à Tchaourou.

Par ailleurs les poussés expansionnistes et impérialistes de l'ancien royaume de Savè quoique pacifique (Ousmane, 1995) peuvent également justifier ce multilinguisme intégral dans la communauté de Tchaourou. L'ancien royaume de Savè profitant des sentiments linguistiques et fraternels des populations des îlots yoruba installés autour de lui a étendu pacifiquement son protectorat jusqu'à Parakou en passant par Tchaourou. Dans le cas de ces expansions toutes les localités de Tchaourou (dans toute sa variété de peuples) ont été annexées au royaume Tchabè. Ces conquêtes ont provoqué d'immenses brassages de populations, que l'on essaie d'unifier au moyen de la langue impériale. L'impérialisme de l'ancien royaume de Savè sur les contrées de Tchaourou constitue aussi l'une des causes principales du multilinguisme parce que les conquérants imposent leur langue à la population vaincue et instaurent un bilinguisme de fait.

La situation géographique de Tchaourou n'est pas à occulter dans l'analyse des fondements de son multilinguisme. En effet Tchaourou se trouve situé sur la ligne frontalière séparant les départements du Borgou et des Collines où le baatonum et le yoruba sont respectivement les langues véhiculaires. Le

baatonum et le yoruba sont également les langues dominantes de Parakou et de Savè, deux villes mitoyenne de Tchaourou de part et d'autre. L'avènement des entités communales a réussi à unifier de plus ou moins vastes portions de territoires multiethniques.

A tout cela vient s'ajouter le résultat des alliances matrimoniales entre familles de différentes origines ethnoculturelles comme nous pouvons le remarquer dans les tableaux 6 et 7 des données de l'enquête. En effet, nous avons relevé pour les sujets enquêtés près de 123 mariages mixtes ou interethniques sur 366 soit 33,6 % des alliances matrimoniales connues (Cf. Tableau 6). Le tableau sur les origines des parents nous renseigne également que sur les 668 sujets enquêtés, 254 ont une origine parentale mixte, soit environs 38 % des personnes de cette génération (Cf. Tableau 7). Entre les Yoruba-Nagos et les Baatombus, les alliances ne souffrent d'aucun tabou, ni interdit social. Les hommes yorubanagos et baatonum peuvent aussi entrer en alliance avec les femmes de tous les autres groupes sociolinguistiques, même si l'alliance entre une femme issue de l'un des groupes majoritaires et un homme de « autres groupes » ne sont pas légion.

4-1-2- TCHAOUROU, UNE COMMUNAUTE A MULTILINGUISME SOCIAL INTEGRAL

Le nombre de personnes bilingues constitue le premier facteur qui détermine si une société est bilingue ou non. Les données statistiques sur Tchaourou identifient plusieurs sortes de communautés sociolinguistiques inégalement réparties, 34,2% de Baatombu, 15,8% de yoruba-nago, 18,9% des Peulhs et le reste environs 25,1% est constitué d'autres communautés minoritaires. L'échantillon de l'enquête du terrain est constitué à tout hasard de 668 personnes dont 279 natifs baatombu, 188 natifs yoruba-nago et 201 natifs « autres groupes » (peulh et autres minorités sociolinguistiques). Chaque communauté sociolinguistique dispose exclusivement de sa langue maternelle

pour les relations intragroupes, à l'exception de quelques personnes natives de « autres groupes » qui ont d'autres langues maternelles (Cf. Tableau 7). C'est le cas de ces 11 personnes d'origines peulh qui ont pour langue maternelle le Baatonum, peut-être parce que assimilées à la culture baatombu. Un (01) sujet d'origine yoruba-nago a également déclaré ayant comme langue maternelle le baatonum, peut-être parce qu'il n'a pas eu la chance d'avoir la langue de sa communauté d'origine comme première langue acquise. Exceptés ces cas rares, les données relatives aux langues maternelles des personnes ressources sont en général les mêmes que les données concernant leurs origines socio ethniques. Quant aux données sur les langues parlées par les sujets d'enquête, elles nous édifient mieux sur le multilinguisme individuel des populations de Tchaourou (Cf. Tableau 8). En effet, 524 sur les 668 sujets interrogés parlent une autre langue en plus de leur langue maternelle soit un taux de bilinguisme social de 78,4 %. Les sujets « autres groupes » à en croire les chiffres de l'enquête sont bilingue à 92,5 %, ceux de la communauté Yoruba-Nago le sont à près de 91% et le bilinguisme de ceux de la communauté Baatonum interrogés avoisine les 82%. Plusieurs sortes de multilinguismes y prévalent de l'enquête du terrain.

Il s'agit du bilinguisme :

- du bilinguisme *baatonum/yoruba-nago* qui est pratiqué par 338 personnes sur un total de 446 sujets (d'origines baatonum et yoruba-nago), soit un taux de couverture de 75,7% ;

- du bilinguisme *baatonum/autres langues* qui touche 122 sujets dont 75 dans la communauté « autres groupes » et 47 des baatombu ;

- du bilinguisme *yoruba-nago/autres langues* qui touche 89 personnes dont 75 du côté de « autres groupes » et 14 du côté des yoruba-nago ;

- du tri-linguisme *autres langues/baatonum/yoruba-nago* dont les

pratiquants sont évalués à 46 personnes.

Les données d'enquête montrent la récurrence de deux langues de communication au moins chez la plupart des sujets interrogés. Le phénomène est plus remarquable chez les sujets de la tranche d'âge de 18 à 55 ans. Le poids numérique ou social des communautés sociolinguistiques dominantes à savoir les Yoruba-Nago et les Baatombu est en effet le véritable facteur déterminant de ce multilinguisme. Influencées par la supériorité numérique de ces communautés et l'encrage de leurs langues dans la vie socioculturelle, les autres groupes sociolinguistiques finissent par adopter l'une ou l'autre des deux langues dominantes, ou même les deux en se les appropriant comme un outil de communication sociale. Leurs activités socioprofessionnelles ne pouvant prospérer que par le biais de l'interaction sociale qui est gouvernée principalement par les deux langues dominantes, les locuteurs des autres groupes sociolinguistiques adoptent le baatonum et/ou le yoruba-nago en plus de leur langue maternelle. Le baatonum s'impose du fait de la supériorité numérique de ses locuteurs (34,2% soit plus du tiers de la population totale) qui lui confère son utilité dans la société (Cf. Tableau 13), le yoruba-nago quant à lui serait une langue facile et très appréciée du fait des fonctions qu'elle remplit dans la vie socioculturelle (Cf. Tableaux 14,15 et 16). Ces deux langues servent également d'inter médiation entre les différentes composantes de « autres groupes ». Même si tous ne parlent pas bien l'une ou l'autre des langues dominantes, ils peuvent les utiliser dans une conversation élémentaire, à l'aide de gestes, de quelques mots, ils arrivent à bien communiquer des messages simples entre eux. Ainsi pour ces groupes minoritaires (autres groupes), une connaissance minimale des deux langues ou d'une au moins semble primordiale pour la vie courante à Tchaourou : la langue dominante pour l'interaction orale quotidienne (dans les magasins, au travail, dans la rue, etc.) et leur langue

maternelle pour les relations à l'intérieur de chacune de leur communauté respective.

D'un autre côté, une connaissance minimale du baatonum semble également être de mise pour les Yoruba-nago et vice versa, car il s'avère que malgré la taille inégale des deux communautés langagières principales, le baatonum et le yoruba-nago ont en principe le même statut. Il existe en effet un contrat social non formel entre les deux communautés langagières principales. Chaque groupe linguistique accepte et tolère (individuellement et collectivement) l'exogroupe, en exigeant la pleine réciprocité. Le contrat social demeure implicite et ne transparait qu'au travers des représentations que les habitants ont de la communication entre alloglottes: il sert notamment de base à certaines attentes vis-à-vis des pratiques réelles (qui ne devraient pas désavantager l'une ou l'autre langue) et à équilibrer le travail d'intercompréhension.

En somme, pour pouvoir s'exprimer et communiquer à Tchaourou, l'acteur social est tenu de connaître la langue de son groupe sociolinguistique d'origine, et les langues principales de l'interaction orale et sociale. Conséquence, le multilinguisme à Tchaourou est étendu à toute la communauté et semble même gouverner les relations sociales. En effet, le choix d'une langue de communication se fait de manière contextuelle et dépend de divers facteurs dans la vie quotidienne.

4-2- LE MULTILINGUISME ET LA DIGLOSSIE A TCHAOUROU

Sur notre terrain d'enquête, nous constatons que la particularisation et la contextualisation des langues dépendent des interactions sociales. Le statut des langues et leurs fonctions dans le répertoire communicatif des usagers et représente un indicateur supplémentaire permettant d'analyser les caractéristiques du multilinguisme qui prévaut et de tirer les conclusions d'une situation diglossique ou non à Tchaourou. Pour ce faire, examinons un peu la

distribution des différentes variétés linguistiques dans les champs sociaux, du moins à travers les données d'enquête ainsi que les statistiques démographiques sur Tchaourou.

4-2-1- FONCTIONS SOCIOLINGUISTIQUES DES LANGUES EN PRESENCE

La distribution des langues selon leurs fonctions dans le répertoire communicatif des locuteurs à travers les données d'enquête nous permet en effet d'apprécier la valeur de chacune des langues présentes dans l'espace social de Tchaourou.

- **Le baatonum**

Langue sans statut particulier formel ou officiel, elle est utilisée essentiellement dans la communication orale et véhicule la littérature populaire. C'est la variété linguistique la plus employée à travers la cité tant du point de vue du nombre de ses locuteurs qu'en termes d'espace de diffusion. Il est en effet employé comme idiome maternel par ses locuteurs natifs et comme langue véhiculaire par les locuteurs Yoruba-Nago bilingues ainsi que ceux des « autres groupes ». La fonction véhiculaire (Calvet, 1981) s'applique adéquatement à cette langue dans la mesure où cette variété sert d'outil de communication effectif dans une situation marquée par une grande diversité linguistique. On peut également le qualifier de lingua franca dans la mesure où les locuteurs s'en servent dans l'espace local comme outil de communication généralisé.

- **Le yoruba-nago**

C'est historiquement la langue première de Tchaourou. Il n'a cependant pas de statut défini sinon qu'il fonctionne de facto comme un langage natif et comme un langage véhiculaire au sein des communautés. La position que le yoruba-nago occupe dans la hiérarchie des langues dénote certainement de l'attachement des sujets à cette langue institutionnelle (institutions religieuses et

institutions séculières). L'attitude des sujets telle qu'elle ressort des données des tableaux 14,15 et 16 permet de déduire que le yoruba-nago est la langue la plus prestigieuse dans la conscience des locuteurs, il est spécifié par les attributs traditionnels qui sont la facilité, la simplicité, la beauté de l'élocution, le charme qu'il produit sur l'oreille, la rhétorique, la poéticité, voire la sacralité. C'est la deuxième langue dominante de Tchaourou après le baatonum.

- **Les autres langues**

Le *fulfude* est l'une des langues regroupées dans « autres langues », bien que ses locuteurs soient numériquement supérieurs à ceux du yoruba-nago. C'est la langue maternelle de 18,9% de la population de Tchaourou. Le fulfude devrait être la deuxième langue dominante de Tchaourou si l'on s'en tient seulement à la supériorité numérique de sa communauté (les fulbé ou peulh). Mais dans le fait langagier quotidien et surtout dans l'espace public, il vient de loin après le yoruba-nago. Cela se justifie par l'extrême mobilité de cette population nomade. Comme toutes les langues regroupées dans « autres langues », le fulfude a seulement le statut de marqueur linguistique de l'appartenance à l'identité ethnoculturelle peulh. Il n'est ni pertinent dans l'espace public (Cf. Tableaux 10,11 et 12), ni dans les situations de bilinguisme des sujets natifs des communautés dominantes (Cf. Tableau 8).

A l'instar du fulfude, toutes les autres langues de cette catégorie semblent fonctionner fondamentalement en tant que vecteur et support de l'identité ethnoculturelle ; dans les familles, il constitue une valeur centrale alors que dans la rue ce serait plutôt une valeur-refuge.

L'examen des fonctions sociolinguistiques des langues en usage dans la communauté révèle que les champs de la pratique sociale ont un effet discriminant sur les variétés linguistiques dans la mesure où ils consacrent certaines langues et en marginalisent d'autres. En effet, les langues en usage se distribuent en deux paradigmes bien distincts, celui des langues ayant des

fonctions sociolinguistiques véhiculaires et du statut de langues dominantes, c'est le cas du baatonum et du yoruba-nago ; et celui des langues dont les fonctions sont marquées par l'intimité familiales, avec un statut de langue minoritaire ou dominée. Les langues du groupe « autres langues » s'apprennent dans l'univers familial et régissent les relations intragroupes tandis que celles véhiculaires et dominantes sont transmises par l'interaction sociale et régissent la vie socioculturelle.

4-2-2- DIGLOSSIE DANS LES FAITS LANGAGIERS

La dynamique des faits linguistiques met en évidence la mise en place de diglossies qui confirment la thèse diglossique relative aux sociétés africaines (cf. Calvet, 1987). A Tchaourou, on peut dire qu'il existe deux types de diglossies, la diglossie « *autres langues* »/baatonum ou « *autres langues* »/yoruba-nago et la diglossie baatonum/yoruba-nago. Avant de les commenter, rappelons que la notion de diglossie s'applique à toute situation sociolinguistique relativement stable dans laquelle deux variétés linguistiques génétiquement apparentées ou non coexistent au sein de la même communauté linguistique, l'une des deux variétés étant reconnue comme haute et l'autre basse. Les deux variétés se distinguent par leurs attributs sociolinguistiques, *c.-à-d.* contrairement à la variété basse, la variété haute est utilisée dans des situations de communication plus ou moins formelles (v. Fishman 1965, 1967).

- **La diglossie diglossie autres langues/baatonum ou yoruba-nago**

Dans la situation de diglossie « *autres langues* »/baatonum ou « *autres langues* »/yoruba-nago le baatonum et/ou le yoruba-nago représente la variété haute, prestigieuse; elle est employée dans les situations de communication marquées par la formalité, notamment dans le champ religieux et dans les différentes institutions communautaires et culturelles; quant à la composante de l'autre langue, elle représente la variété basse, laquelle est utilisée dans les

contextes où la communication se déroule dans l'intimité familiale ou au sein de l'identité ethnico-culturelle. En fait, cette diglossie pratiquée essentiellement par les locuteurs « autres langues » trouve son fondement sur le plan des fonctions sociolinguistiques où le baatonum et/ou le yoruba-nago représente la variété véhiculaire et transactionnelle à l'échelle locale et même nationale, le domaine d'usage privilégié de l'autre langue étant la famille.

- **La diglossie baatonum/yoruba-nago**

Cette diglossie est particulière en ce sens qu'il n'est pas aisé d'y reconnaître la variété haute de la variété basse. Les sujets interrogés lors de l'enquête du terrain se déclarent en majorité favorables au bilinguisme baatonum/yoruba-nago, un bilinguisme plus ou moins équilibré qui couvre 75,7% de la population totale des deux communautés (Cf. Tableau 8). Mais l'on sait que dans la réalité, les locuteurs sont rarement de vrais bilingues, dans le sens où généralement ils ne maîtrisent pas parfaitement les deux langues au point de les employer indifféremment dans la communication quels que soient la situation de communication, l'interlocuteur, le sujet de la conversation, etc. Ce qui est pertinent, c'est que le yoruba-nago fonctionne plus dans les domaines culturels et religieux que le baatonum. L'approfondissement de l'enquête peut aussi relever la prédominance du yoruba-nago en situations de communication dans les quartiers de ville plus que dans les quartiers périphériques. Mais lequel du baatonum et du yoruba-nago est la variété haute et basse dans cette situation de diglossie ?

Le baatonum bénéficie d'un certain nombre d'atouts symboliques qui, en théorie du moins, l'habilitent à être considéré comme la variété haute. Rappelons que le baatonum est la langue du plus du tiers (1/3) de la population (locuteurs numériquement supérieur). C'est aussi la langue la plus parlée dans l'interaction sociale, c.-à-d. la première langue véhiculaire. Cependant cette langue subit une forte concurrence de la part du yoruba-nago, qui est

généralement perçu comme la langue séculaire des institutions culturelles et religieuses en plus de sa fonction véhiculaire de second rang; de ce fait, cette dernière langue ne peut être considérée comme variété basse. Nous sommes donc là devant une situation diglossique paradoxale. Dès lors que l'on a reconnu la complexité de cette situation diglossique, on peut conclure qu'il s'agit d'une interaction dynamique des deux variétés dans la stratification de l'espace social. Dans certaines situations, c'est le yoruba-nago qui est la variété socialement prestigieuse, par exemple celles des activités commerciales, de la liturgie et des pratiques ancestrales, alors que dans d'autres comme celles des assemblées communautaires et de la pratique populaire quotidienne, le baatonum fonctionne plus comme une variété haute.

4-3- LES PHENOMENES LINGUISTIQUES RESULTANT DU CONTACT DES LANGUES A TCHAOUROU

Depuis 1953 et la parution de *Languages in contact*, l'ouvrage fondateur de U.Weinreich, les contacts de langues et de variétés sont l'un des objets de la sociolinguistique. De façon très générale, les contacts de langues se manifestent sous diverses formes, qui ont fait l'objet de théorisations linguistiques et sociolinguistiques. Les études sur le contact des langues incluent à la fois les phénomènes d'hybridation ou de mélanges de langues, d'évolution, de changement et d'emprunt. Lorsque le locuteur opte pour l'une des langues parmi les deux (ou plusieurs) codes qu'il peut utiliser, sa production est considérée comme manifestant un choix de langue. Selon Hamers et Blanc (1989, cité par Merabti, 1991 : 110) quatre principes gouvernent le recours au choix d'une langue. Le code choisi peut être celui qui maximise la somme des compétences des interlocuteurs, et c'est le principe de compétence linguistique ; le choix de la langue employée peut être aussi réalisé par rapport à une identité ethnique, ce principe dit d'affirmation ethnolinguistique peut à l'évidence, entrer en conflit avec le précédent ; le choix de langue peut être également fonction des

intentions et attitudes prêtées par le locuteur à son interlocuteur ; le choix de langue peut être enfin déterminé par les paramètres de la situation de communication, (statuts et rôles des interactants) et plus largement du macro-contexte sociolinguistique (statut de langues).

Que l'utilisateur opte pour l'un ou l'autre des principes suscités, les faits de langues observés dans la cité de Tchaourou mettent en dichotomie d'une part les langues dominantes et les langues dominées, d'autre part, ils opposent les deux langues véhiculaires. Ces dichotomies ne sont pas sans conséquence sur la vie des langues en présence.

4-3-1- RAPPORTS ENTRE LANGUES DOMINANTES/LANGUES MINORITAIRES

L'une des dichotomies observées dans l'usage des langues dans la cité de Tchaourou est celle qui oppose les langues dominantes et les langues dominées. Le bilinguisme en situation à Tchaourou favorise en effet les langues dominées que sont le baatonum et le yoruba-nago dans la plupart des rôles sociaux stratégiquement importants, et met en danger les langues des communautés sociolinguistiques minoritaires. La non utilisation exclusive de leur langue maternelle entraîne non seulement la perte de leur identité culturelle, mais surtout la perte d'habileté linguistique et ouvre la voie à l'imminence d'une mutation linguistique. Ce bilinguisme social évolue dans le temps dans une direction unique (à la faveur des langues dominantes), avec de plus en plus de fonctions (même dans l'espace familial), jusqu'au moment où toute la communauté utilise l'une ou l'autre des langues dominantes pour tous les besoins usuels de la vie quotidienne. La langue maternelle ne subsiste plus alors qu'à l'état résiduel et est en danger de disparition. C'est d'ailleurs cela qui justifie le fait que certains sujets interrogés affirment que leur langue maternelle est l'une des langues véhiculaires alors qu'ils sont d'origine « autres groupes », c.-à-d. appartiennent à un groupe sociolinguistique minoritaire (Cf. Tableau 7).

De plus le « Tableau 8 » sur les langues parlées par les sujets d'enquête montre une prééminence de la maîtrise des langues véhiculaires au niveau de la tranche d'âge de 18 à 55 ans chez les « autres groupes » que chez leurs aînés de 55 ans et plus. Toutefois, contrairement à ce qu'on peut croire, le processus de la mort d'une langue n'est pas nécessairement irréversible.

Une étude sur l'évaluation des compétences en langues maternelles des sujets appartenant aux groupes sociolinguistiques minoritaires permettra d'aboutir à des conclusions plus pertinentes sur les pertes d'habileté linguistique, conséquences de ce bilinguisme social.

4-3-2- MARQUES TRANSCODIQUES EN CONTEXTE BILINGUE

BAATONUM/YORUBA-NAGO DE TCHAOUROU

Lorsque le choix de langue ne conduit pas le bilingue à une production quasi-unilingue, comme dans le cas de la dichotomie langues dominées/langues minorées, il façonne un discours bilingue (Lüdi & Py, 1986 : 139) qui est “ une forme de choix de langue ”, secondaire par rapport au choix d'une langue de base. Ce parler bilingue est notamment caractérisé par certains éléments qui s'inscrivent alors dans la catégorie des “ marques transcodiques ” (MTC). Ce concept qui se trouve au centre de la théorisation du bilinguisme (Lüdi, 1987 ; Del Coso *et al.*, 1985) désigne l'ensemble des phénomènes résultant du contact de systèmes linguistiques dans le répertoire verbal d'un sujet. Georges Lüdi (1987 : 2) les définit comme “ les traces dans le discours qui renvoient d'une manière ou d'une autre à la rencontre de deux ou plusieurs systèmes (calques, emprunts, transferts lexicaux, alternances codiques, etc.) ”. Linguistiquement parlant, les langues en contact voient leur système phonétique se confondre lentement, les phrases se calquent entre les deux langues, les lexiques interagissent avec des cas d'emprunts, d'interférences, de code mixing et d'alternance codique (Garmadi, 1982). A l'étape actuelle du bilinguisme social baatonum/yoruba-nago, il n'est pas aisé de faire des constats assez pertinents sur

la transformation de l'une quelconque des langues concernées. Néanmoins les énoncés suivants mettent en évidence des « marques transcodiques » qui présagent de l'imminence d'un phénomène similaire à une mutation linguistique.

Enoncés en langue Baatɲum

1. A wi kilɔ koo
/il /lui /méfier /faire /
'Il faut te méfier de lui'
2. A tii laakari koo
/il /se /attention /faire /
'Fais beaucoup attention'
3. Saa aajo mɔ
/nous /débrouiller /faire /
'On se débrouille'
4. aniyɛn koo
/courage /avoir /
'Il faut être endurant'
5. Yabu yeni ya /anfaani /mɔ /
/cette /chose /là bénéfique /est /
'Cette chose là est vraiment importante'
6. A ku kaa ma akoba dee ma
/il /ne /faut/ pas/ ennui/ apporter/ moi /
'Ne me cause pas d'ennui'

Enoncés en langue yoruba-nago

1. O ti jɛ bataru nɛ tɛn
/tu /a /mangé /pâte /là /finir /

'As-tu fini de manger la pâte'

2. ε ta shɔkuru fun mi

/vous /vendez /igname pilée /à /moi /

'Vendez-moi l'igname pilée'

3. Un ɓ turuku mbεε

/je /aller /côté /là /

'je vais à coté'

4. Baba ε nɔ fi jε gɔɔbi njɔsi

/papa /lui /que /prendre /manger /chef /fois passée /

'C'est son papa qui a été intronisé'

5. Sounɔn lo bε shε wa

/Roi /qui /envoyer /commission /venir /

'C'est le Roi qui a envoyé commission'

Dans les énoncés baatonum, les mots suivants : /kilɔ/, /laakari/, /aajo/, /aniyan/, /anfaani/, /akoba/ sont en réalité des emprunts au yoruba-nago. De même /bataru/, /shɔkuru/, /tɔnε/, /turuku/, /gobi/, /Sounɔn/ sont des mots empruntés au baatonum qui fonctionnent dans les énoncés yoruba-nago. Beaucoup d'autres emprunts et même des calques sont signalés par les personnes ressources que nous avons rencontré. Si l'occurrence de ces marques transcodiques est confirmée par les personnes ressources, elles ne sont pas pour autant systématiques dans les situations de communication, ni assez pertinentes pour les usagers. A en croire les sujets enquêtés, l'emploi de ces marques transcodiques tient compte de la situation de communication, car l'objectif est d'accroître la chance de se faire comprendre par son interlocuteur. Ainsi témoigne un locuteur baatonum, « si ton interlocuteur est yoruba-nago, tu essaies de mettre des mots ou des expressions yoruba dans ton langage pour qu'il puisse mieux te comprendre ; de toutes les manières un baatonum doit

connaître un peu le nago et le yoruba-nago doit aussi savoir parler le baatonum pour pouvoir bien passer d'une langue à une autre ». Ces propos montrent que l'utilisation de marques transcodiques se fait dans un flou artistique que seuls les locuteurs, guidés par leur “ *habitus linguistique* ” (v. Bourdieu, 1982), aspirent à la maîtrise. La saisie sur le vif de “ *habitus linguistique* ” des locuteurs par des études consacrées à l'observation in vivo des pratiques langagières, pourra permettre de cerner les modalités de constitution des dispositions langagières et les conditions sociales qui sont à la base de l'insertion des marques transcodiques dans le discours. En effet le passage d'un élément d'une langue à l'autre est comme un pont jeté entre des mondes linguistico-culturels, et ne saurait par conséquent être appréhendé en dehors de l'existence de sujets parlants et d'interactions plus ou moins exolingues entre eux. La représentation que les locuteurs font des langues en présence et leur stratification au niveau de l'espace social sont les seuls aspects de l'*habitus linguistique* des locuteurs sur lesquels repose l'analyse sociolinguistique du multilinguisme à Tchaourou dans ce travail.

4-4- LIMITES DU SUJET

Étant donné la diversité des relations entre phénomènes langagiers et phénomènes sociaux restant à identifier, notre travail doit être vu bien plus comme un bilan d'étape que comme l'aboutissement d'une analyse sociolinguistique du multilinguisme qui prévaut à Tchaourou.

Outre ces facteurs que nous venons de voir, d'autres, beaucoup plus “ macro ”, mais non moins présents dans les interactions nous semblent devoir être examinés pour comprendre l'évolution des pratiques langagières dans cette cité multilingue. La statistique sur les occurrences des marques transcodiques, les modalités de leur apparition d'une langue à une autre et les effets de ce multilinguisme social sur la vie des langues dominées peuvent faire l'objet de

recherches ultérieures en vue d'une meilleure connaissance des enjeux linguistiques à Tchaourou.

Une autre question à caractère théorique et empirique qui se pose au sujet de ce que nous avons appelé jusqu'ici multilinguisme est de savoir si les sujets qui se déclarent bilingues maîtrisent la compétence linguistique aussi bien que la compétence communicative des deux langues au point de gérer de façon adéquate dans leur pratique langagière. Notre travail ne permet malheureusement pas de répondre à cette question car il s'agit quasiment d'études sur les jugements des sujets à partir de questionnaires et d'interviews et non d'investigations permettant d'évaluer objectivement la compétence.

Aussi la description sociolinguistique du multilinguisme à Tchaourou aurait pu être prolongée dans l'objectif de sa mise en relation avec des réflexions didactiques.

CONCLUSION GENERALE

La description du multilinguisme qui prévaut à Tchaourou fait apparaître la structuration des faits de langues en un ensemble de variétés linguistiques hiérarchisées. La stratification de l'espace linguistique est fondée sur les relations de dominance qu'entretiennent les langues en présence; c'est ainsi que le statut, les domaines d'emploi et les fonctions des langues sont autant d'indicateurs qui concourent à assigner une valeur particulière aux langues qui y sont en situation de compétition. La situation linguistique est structurée de telle sorte que les langues dominantes, le baatonum et le yoruba-nago, occupent des positions privilégiées dans la hiérarchie des usages linguistiques, alors que les langues minoritaires « autres langues » sont dépréciées et ne fonctionnent qu'en tant que langues maternelles. L'on est ainsi en présence de deux paradigmes, celui des langues fortes, celles qui représentent un capital symbolique important et qui procurent à leurs détenteurs des profits substantiels, et celui des langues faibles, celles qui ne sont pas reconnues comme légitimes et auxquelles fait défaut le soutien de la logistique sociale. Cependant, la compétition symbolique ne se limite pas à l'opposition de ces deux paradigmes, elle se déploie également à l'intérieur de chacun d'eux; les enjeux de cette compétition sont différents selon qu'elle s'instaure entre les langues maternelles ou entre les langues occupant une position de dominance dans la sphère sociale.

On peut conclure que les locuteurs sont engagés dans plusieurs types de situations où le bilinguisme avec diglossie prédomine. Ces situations se résument ainsi: généralement, les sujets ayant pour langue première « autres langues » tendent à être diglosses ou encore triglosses dans la mesure où ils emploient alternativement au moins leur langue maternelle et une des langues dominantes ou même les deux; quant aux sujets dont l'une des langues dominantes est la langue première, ils peuvent être monolingues s'ils ne parlent que leur langue maternelle, diglosses s'ils sont en mesure de communiquer aussi dans la seconde langue dominante.

En effet, dans leur pratique langagière, les locuteurs se comportent à l'égard des langues en présence selon leur stratification sociale, en fonction de la valeur de ces langues. C'est pourquoi les sujets sont en quelque sorte condamnés à la diglossie, c'est-à-dire à communiquer dans une situation où les usages sociaux des langues conduit au classement de celles-ci, donc à leur hiérarchisation en langues fortes et en langues faibles, selon que ces langues investissent les champs dispensateurs de profits symboliques et matériels ou se cantonnent dans leurs derniers retranchements. Cette dichotomie constante observée en situation de contact des langues à Tchaourou est précurseur de marques transcodiques dans le discours et présage d'un transfert linguistique (déjà en gestation) vers une langue mélangée qui ne sera pertinent d'ici quelques décennies. En attendant, ce principe de transfert linguistique en situation de bilinguisme social avec prédominance de diglossie pourra justifier les situations des langues mélangées en usage dans certaines communautés africaines.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1- ADAM, S. K. 1978 - *Cartographie du milieu naturel dans le moyen Bénin : cas de la région de Savè*. D3 Paris-VII, 134 p.
- 2- ADAM, S. K. 2009 - “Le Bénin en Afrique et dans le monde : données géographiques, historiques, économiques et socioculturelles” in TCHITCHI, T. Y. *Langues et politiques de langues au Bénin*. Cotonou : les éditions Ablode/UAC, pp. 13-29.
- 3- ADENIRAN, W. 2002. - “Towards a sociolinguistic investigation of Yoruba-French contact situation in Ajase (Porto-Novo), Republic of Benin”, in *Ife Journal of the Institute of Cultural Studies*, 8: 111-135.
- 4- ADENIRAN, W. 2007 - *An investigation of language use in an urban bilingual community: the case of Porto-Novo*. Ibadan : University Press Ltd, 165 p.
- 5- ANN, J. 2001 - Bilingualism and language contact in LUCAS, C. (ed.), *The Sociolinguistics of Sign Languages*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 33–60.
- 6- BAETENS, B. H. 1971 - A gender problem in a language contact situation'. *Lingua* 27: 141-59.
- 7- BAETENS, B. H. & ANSELM G. 1991 - Code-Switching in a Heterogeneous, Unstable, Multilingual Speech Community, in Papers for the Symposium on Code-Switching in Bilingual Studies; *Theory, Significance and Perspectives*. Strasbourg : European Science Foundation, vol. II, pp. 405-436.
- 8- BENVENISTE, E. 1974 - *Problème de linguistique générale*, tome 2, Paris : Gallimard, 286 p.
- 9- BOURDIEU, P. 1977 - “L'économie des échanges linguistiques”, in *Langue française*, n° 34, pp. 17-34.
- 10- BOURDIEU, P. 2008 - *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard, 243 p.

- 11- CALVET, L.-J. 1981 - *Les langues véhiculaires*. Paris : Presses Universitaires de France, 121 p.
- 12- CALVET, L.-J. 1993 - *La sociolinguistique*. Paris : Presses Universitaires de France, 128 p. Collection « Que sais-je ».
- 13- CALVET, L.-J. & DUMONT P. 1999 - *L'enquête sociolinguistique*. Paris, éd. l'Harmattan, 190 p.
- 14- CALVET, L.-J. 1999 - "Aux origines de la sociolinguistique : la conférence de sociolinguistique de l'UCLA" (1964), in *Langage et Société*, n°88, juin 1999, p. 25-57.
- 15- CAPO, H. B. C. 2008 - *Eléments pour une révision de l'Atlas linguistique du Bénin*, communication à la 4^{ème} session de la Conférence des Experts en Langues et Ecriture (Ministère de l'Alphabétisation et de la Promotion des Langues Nationales), Cotonou le 30 avril 2008.
- 16- CAPO, H. B. C. 2009 - "Typologie et classification des langues béninoises: un point" in TCHITCHI Toussaint Y. *Langues et Politiques de Langues au Bénin*. Cotonou : les éditions Ablode/UAC, pp. 57-74.
- 17- CLYNE, M. 2003 - *Dynamics of Language Contact: English and Immigrant Languages*. Cambridge, University Press, 298 p.
- 18- CNL 1983 - *Atlas Sociolinguistique du Bénin* (Projets Atlas et Etudes Sociolinguistiques des Etats du Conseil de l'Entente: ASOL), Abidjan, ILA et ACCT.
- 19- CONRAD, S.-J., MATTHEY, A. & MATTHEY, M. 2002
- "Bilinguisme institutionnel et contrat social: le cas de Biel/Bienne (Suisse) " in *Marges Linguistiques* No 3, <http://www.marges-linguistiques.com>.
- 20- da CRUZ, M. 2009 - "Les langues transfrontalières du Bénin" in Tchitchi Toussaint Y. *Langues et politiques de langues au Bénin*. Cotonou : les éditions Ablode/UAC, pp. 75-88.
- 21- DUBOIS, J. 1973 - *Dictionnaire de linguistique*. Paris: Larousse, 516 p.

- 22- EDWARDS, J. 2003 - Multilingualism, in W. Frawley (ed.), *International Encyclopedia of Linguistics*, 2nd ed. (4 vols.). Oxford : Oxford University Press, vol. 1. pp. 228–32.
- 23- ELMIGER, D. & CONRAD, S.-J. 2005 - Un bilinguisme peut en cacher un autre : bilinguisme et diglossie à Biel/Bienne in *Vals-Asla* (Bulletin de l'Association suisse de linguistique appliquée) 82, 31-42.
- 24- FASOLD, R. W. 1984 - *The sociolinguistics of society*. Oxford: Wiley-Blackwell, 335 p.
- 25- FERGUSON, C. 1959 - “Diglossia” in *Word* 15: 225-240.
- 26- FERGUSON, C. 1971 - “Diglossia” in HYMES, D. *Pidginization and Creolization of Languages*. London: Cambridge University Press, chap. 45, 1971, pp. 429-437).
- 27- FISHMAN, J. A. 1965 - “Who speaks what language to whom and when?” in *Linguistics* 2: 67-68.
- 28- FISHMAN, J. A. 1967 - “Bilingualism with and without diglossia, diglossia with and without bilingualism” in *Journal of Social Issues* 23: 29-38.
- 29- FISHMAN, J. A. 1971 - “Sociolinguistics perspective on the study of bilingualism” in *Linguistics* 39: 21-49.
- 30- FISHMAN, J. A. 1972 - The relationship between micro- and macro-sociolinguistics in the study of who speaks what language to whom and when, in PRIDE, J. and HOLMES, J. (ed.). *Sociolinguistics: Selected Readings*. Harmondsworth, Penguin. pp. 15–32.
- 31- GARMADI, J. 1981 - *La sociolinguistique*. Paris : Presse Universitaire de France. 240 p. Col. le Linguiste (Tr. by Dr. Khalil Ahmad Khalil of the Lebanese University.)
- 32- GILES, H. And BOURHIS, R. 1976 - “Methodological issues in dialect perception: some social psychological perspectives” in *Anthropological linguistics* 187: 294-304.

- 33- GREENBERG, J.H. 1971 -“Urbanism, migration, and language” in GREENBERG, J.H. and DIL, A. *Language, Culture and Communication* Stanford: Stanford University press, pp. 198-211.
- 34- GRIMES, B. F. and GRIMES, J. E. (eds. 2000) - *Ethnologue*. Volume 1: languages of the world. Dallas, SIL International.
- 35- GROSJEAN, F. 1984 - “ Le bilinguisme : vivre avec deux langues ”, in *Tranel* n°7, pp. 15-42.
- 36- HAMERS, J. F. et BLANC, M. 1983 - *Bilinguisme et Bilinguisme*. Bruxelles : Mardaga. 176 p.
- 37- HAZOUME, M. L. 1994 - *Politique linguistique et développement, cas du Bénin*. Cotonou : Les Editions du Flamboyant, 135 p.
- 38- HUDSON, A. 2002 - “Outline of a theory of diglossia” in *International Journal of the Sociology of Language*. 157: pp. 1-48.
- 39- INSAE 2002 - 3^{ème} Recensement général de la population et de l’habitat.
- 40- JUILLARD, C. 1995 - *Sociolinguistique urbaine : la vie des langues à Ziguinchor (Sénégal)*. Paris : Presses du CNRS. 336 p.
- 41- LABOW, W. 1976 (1972) - *Sociolinguistique*. Paris : Éditions de Minuit.
- 42- LAMBERT, W. 1967 - “A social psychology of bilingualism” in *Journal of Social Issues*. 23: pp. 91-109.
- 43- LUDI, G. et PY, B. 2003 - *Etre Bilingue*. Bern : Peter Lang SA. Editions scientifiques européennes. 146 p.
- 44- MACKEY, W. F. 1968 - “The Description of Bilingualism” in FISHMAN, J.A. (éd.). *The Sociology Readings of Language*. The Hague: Mouton, pp. 554-584.
- 45- MACKEY, W. F. 1976 - *Bilinguisme et Contact des Langues*. Paris : Klincksieck. 534 p.

- 46- MAIRIE DE TCHAOUROU 2008 - Monographie de la Commune de Tchaourou.
- 47- MANESSY, G. 1992 - Mode de structuration des parlers urbains in *Des Langues et des Villes*. Paris : Didier Erudition, pp. 7-27. Coll. Langues et développement.
- 48- MANESSY, G. 1995 - Créoles, Pidgins, Variétés véhiculaires : Proces et Genèse. Paris : CNRS Editions. 277 p.
- 49- MARTINET, A. 1970 - *Eléments de Linguistique Générale*. Paris : Armand Colin. 221 p.
- 50- MOUNIN, G. 1974 - *Dictionnaire de la Linguistique*. Paris : PUF. 340 p.
- 51- NDAMBA, J. 2000 - Des véhiculaires aux vernaculaires à Brazzaville : la ville et les changements de fonctions linguistiques, in. CALVET, L.-J. et MOUSSIROU-MOUYANA, A. *Le Plurilinguisme Urbain*. Actes du colloque international de Libreville. Paris : ENS Libreville/Institut de la Francophonie, collection Langues et Développement, Didier Erudition.
- 52- NIDA, E. A. and WONDERLY, W. L. 1971 - Communication Roles of Languages in Multilingual Societies. *Language Use and Social Change: Problems of Multilingualism with Special Reference to East Africa*. London: Oxford University Press, pp. 57-74.
- 53- OUSMANE, S. 1995 - *Le Zou-Nord: Terre d'Immigration des Populations Tchabè et Mahi*. URA/UNB-ORSTOM. Document n° 15, 23 p.
- 54- OYETADE, S. O. 1996 - *Bilingualism and Ethnic Identity in a Nupe-Yoruba Border Town in Nigeria* *Journal of Multilingual and Multicultural Development*. Volume 17, Issue 5, pp. 373-384.
- 55- SCOTTON, C. M. 1975 - Multilingualism in Lagos, what it means to the social scientist in HERBERT. R.K. *Patterns in Language, Culture and Society*. The Sub-Saharan Africa Ed. OSU WPL 19: pp.78-80.

- 56- TABOURET – KELLER, A. 1968 - Sociological factor of language shift: a methodological approach based on European and African examples in FISHMAN, J.A.; FERGUSON , C. and DASGUPTA M. (éd.) *Language Problems of Developing Nations*. New York : John Wiley and Son, pp. 107-118.
- 57- TABOURET – KELLER, A. 1974 - Où commence le bilinguisme? In MARTINET, J (éd.). *De la théorie linguistique à l'enseignement de la langue* Paris : Presses Universitaires de France, pp. 161-173.
- 58- TCHITCHI, Y. T. 2009 - “Profils linguistique et sociolinguistique du Bénin” in TCHITCHI, T. Y. *Langues et politiques de langues au Bénin*. Cotonou : les éditions Ablode/UAC, pp. 31-56.
- 59- TRUDGILL, P. 1986 - *Dialects in contact*. Oxford : Blackwell, coll. "Language in Society", 174 p.
- 60- WEINREICH, U. 1964 - *Languages in contact: Findings and problems*. The Hague, Mouton, 149 p.
- 61- WEINREICH, U. 1968 -“ Unilinguisme et multilinguisme” in *Le langage*. Encyclopédie de la Pléiade, vol. 25, pp. 647-684.
- 62- WINFORD, D. 2003 - *An Introduction to Contact Linguistics*. Oxford: Blackwell Publishing Ltd, 416 p.